#6 REPÈRES SOCIALISTES



Marc Bloch, Comprendre pour agir

Le Parti socialiste

23 JUIN 2026 : MARC BLOCH AU PANTHÉON

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS _ **Olivier FAURE**
Pourquoi Marc Bloch aujourd'hui ? 4

INTRODUCTION _ **Floran VADILLO**
Relire Marc Bloch 6

1 _ Une vie française 8

2 _ Comprendre 12

3 _ Marc Bloch et le temps long 15

4 _ Marc Bloch et l'exigence républicaine 18

5 _ Marc Bloch à l'âge de l'intelligence artificielle 20

6 _ Marc Bloch et les fausses nouvelles 23

7 _ Résister 26

8 _ Ce que Marc Bloch nous lègue 28

CONCLUSION_ **Richard BOUIGUE**
Marc Bloch, notre contemporain 30

D'AUTRES REPÈRES 33

CHRISTOPHE PROCHASSON **Marc Bloch était-il socialiste ?** 34
MICHAËL FŒSSEL **L'arrogance du présent** 38
YANNICK TRIGANCE **Former des citoyens à l'âge de l'intelligence artificielle** . . . 44
ALEXANE RIOU **Marc Bloch ou l'exigence de vérité** 46
ARTHUR DELAPORTE **Ce que Marc Bloch nous dirait, peut-être, afin d'éclairer les crises du temps présent** 48
Bibliographie commentée 51
Marc Bloch en dix dates 52

AVANT-PROPOS

Pourquoi Marc Bloch aujourd'hui ?

Il y a des panthéonisations qui relèvent de l'évidence.

Celle de Marc Bloch est de celles-là.

Historien majeur du XXe siècle, combattant des deux Guerres mondiales, résistant fusillé par la Gestapo en juin 1944, il appartient à ces figures dont la vie et l'œuvre semblent indissociables. Il est de ceux dont l'existence tout entière donne un sens à la pensée qu'ils ont produite. Son œuvre continue d'éclairer celles et ceux qui cherchent à comprendre les sociétés humaines.

Pourtant, si l'entrée de Marc Bloch au Panthéon nous touche autant aujourd'hui, ce n'est pas seulement parce qu'elle répare un oubli.

Chaque panthéonisation est un dialogue entre une époque et une figure qu'elle choisit d'honorer. À travers Marc Bloch, la République ne célèbre pas seulement un historien exceptionnel, un résistant héroïque ou un patriote exemplaire. Elle rend hommage à une certaine idée du citoyen : un citoyen qui refuse les préjugés, qui cherche à comprendre avant de juger, qui ne sépare pas la connaissance de la responsabilité et qui considère que la démocratie exige davantage que des convictions ; elle suppose un effort permanent de courage et de vérité.

Cette leçon résonne avec une force particulière aujourd'hui. Partout dans le monde, les démocraties sont confrontées à des tensions nouvelles. Les repères vacillent, les simplifications prospèrent, les passions l'emportent parfois sur les faits. Dans ce contexte, l'œuvre de Marc Bloch nous rappelle une évidence précieuse : la démocratie n'est jamais acquise. Elle repose sur des institutions, bien sûr. Mais elle repose aussi sur une culture civique, sur la capacité des citoyennes et des citoyens à exercer leur jugement et sur la volonté collective de rechercher ce qui est vrai plutôt que ce qui nous conforte.

Toute la vie de Marc Bloch en témoigne. Historien, il a profondément renouvelé notre manière d'étudier les sociétés humaines. Citoyen, il a refusé les préjugés, les simplifications et les renoncements. Résistant enfin, il a montré qu'il existe des moments où comprendre ne suffit plus et où il faut choisir son camp.

Cette cohérence explique sans doute pourquoi son héritage demeure si vivant.

Pour les Socialistes, Marc Bloch occupe une place particulière. Non parce qu'il aurait appartenu à notre famille politique au sens partisan du terme. Il ne fut ni dirigeant, ni militant socialiste. Mais parce qu'il appartient à cette tradition intellectuelle et morale dans laquelle la gauche républicaine reconnaît une part d'elle-même.

Une tradition qui relie le combat dreyfusard à la Résistance. Une tradition qui fait confiance à l'intelligence humaine, à la force de l'école, à la recherche, à la connaissance et à l'émancipation. Une tradition qui considère que la citoyenneté ne se réduit pas à l'expression d'une opinion mais suppose un effort de compréhension du monde et de participation à la vie commune.

Cette filiation n'a rien d'artificiel. Elle plonge ses racines dans une histoire qui considère que l'ignorance nourrit les dominations, que le savoir peut être une force de liberté et que la démocratie exige des citoyennes et des citoyens éclairés autant que des institutions solides. Elle est aussi celle de celles et ceux qui ont toujours refusé de dissocier la défense de la vérité de la défense de la République.

C'est cette actualité que nous avons voulu explorer dans ce numéro.



Non pour transformer Marc Bloch en contemporain artificiel, ni pour lui faire répondre à des questions qui n'étaient pas les siennes. Mais parce que les interrogations qui traversent son œuvre demeurent profondément actuelles. Comment comprendre les sociétés qui changent ? Comment préserver les conditions d'un débat démocratique éclairé ? Comment résister aux préjugés et aux simplifications ? Comment articuler la connaissance, l'engagement et la responsabilité ?

Autant de questions qui dépassent largement le cadre de l'histoire.

À travers Marc Bloch, la République a honoré aujourd'hui un historien, un résistant et un patriote. Nous avons souhaité, pour notre part, rappeler pourquoi son héritage continue de parler à la gauche comme à l'ensemble des démocrates. Parce qu'il nous rappelle que la liberté ne peut durablement vivre sans vérité. Parce qu'il nous rappelle que la démocratie repose autant sur des citoyens capables d'exercer leur jugement que sur des institutions solides. Et parce qu'il nous rappelle enfin que comprendre le monde n'est jamais une fin en soi, mais la condition de toute volonté de le transformer.

Olivier FAURE
Premier secrétaire du Parti socialiste
Député de Seine-et-Marne

INTRODUCTION

Relire Marc Bloch

Certaines œuvres semblent traverser les époques sans jamais cesser de produire de nouvelles significations. Elles demeurent les mêmes et pourtant chaque génération les redécouvre à partir des questions qui lui sont propres. Non parce qu'elles apporteraient des réponses intemporelles à des problèmes toujours identiques, mais parce qu'elles offrent des ressources intellectuelles suffisamment riches pour éclairer des situations historiques très différentes de celles qui les ont vues naître.

L'œuvre de Marc Bloch appartient incontestablement à cette catégorie.

À l'occasion de son entrée au Panthéon, les publications, les colloques et les hommages se sont multipliés. Cette abondance était légitime. Elle a rappelé l'importance d'une œuvre majeure, l'originalité d'une démarche intellectuelle et l'exemplarité d'un engagement civique. Mais elle a aussi révélé combien Marc Bloch continue d'occuper une place singulière dans notre paysage intellectuel : celle d'un auteur que l'on ne cesse de relire parce qu'il continue d'éclairer des questions que nous pensions nouvelles.

Pourtant, à mesure que nous avancions dans la préparation de ce numéro, une question s'est imposée. Pourquoi Marc Bloch nous parle-t-il encore avec autant de force ?

La réponse ne tient pas seulement à la qualité de ses travaux, à son rôle dans le renouvellement des sciences historiques ou au destin exceptionnel qui fut le sien. Elle tient plus profondément à la nature des interrogations qui traversent son œuvre et qui, bien souvent, rejoignent celles auxquelles nos démocraties se trouvent aujourd'hui confrontées.

Car Marc Bloch ne s'est jamais contenté d'étudier le passé. À travers l'histoire, il cherchait avant tout à comprendre les sociétés humaines. Sous des formes différentes, il n'a cessé de s'interroger sur les conditions dans lesquelles une société comprend le monde dans lequel elle vit. Comment produit-elle des connaissances fiables ? Comment distingue-t-elle les faits des croyances ? Comment interprète-t-elle les transformations qui la traversent ? Comment évite-t-elle les aveuglements collectifs qui peuvent la conduire à l'erreur ou à l'impuissance ?

Cette interrogation parcourt l'ensemble de son œuvre. Elle apparaît dans sa réflexion sur le métier d'historien et sur le travail critique des sources. Elle se retrouve dans ses analyses consacrées aux rumeurs et aux croyances collectives. Elle irrigue sa lecture de l'effondrement de 1940 lorsqu'il cherche à comprendre comment une société peut devenir incapable de percevoir les transformations qui la traversent. Elle trouve enfin son prolongement dans son engagement résistant, lorsque la fidélité à certaines vérités cesse d'être seulement une exigence intellectuelle pour devenir une responsabilité civique.

Au fil de ce travail, une hypothèse s'est progressivement imposée. L'actualité de Marc Bloch réside peut-être moins dans les réponses qu'il apporte que dans la méthode qu'il nous invite encore à adopter : regarder le réel en face, interroger les évidences, confronter les sources, accepter la complexité et ne jamais renoncer à exercer son jugement.

Car les démocraties contemporaines sont confrontées à des transformations qui modifient profondément leur rapport au savoir, à l'information et au temps. La révolution numérique bouleverse les conditions de production et de circulation des connaissances. Les réseaux sociaux transforment les formes du débat public. L'intelligence artificielle ouvre des perspectives inédites tout en soulevant des interrogations nouvelles. Dans le même temps, les transitions écologiques, démographiques et géopolitiques imposent de penser l'avenir dans des temporalités qui excèdent largement celles de l'actualité quotidienne.

Ces mutations diffèrent évidemment de celles qu'a connues Marc Bloch. Mais elles présentent un point commun essentiel : elles interrogent la capacité de nos sociétés à produire un jugement éclairé sur elles-mêmes.

Comment distinguer les faits des croyances ? Comment exercer son esprit critique dans un univers informationnel saturé ? Comment penser le temps long lorsque l'urgence semble gouverner l'ensemble de la vie publique ? Comment articuler la connaissance et l'engagement ? Comment préserver les conditions d'une délibération collective fondée sur une compréhension partagée du réel ?

Ces questions ne sont pas celles de Marc Bloch au sens strict. Mais elles prolongent l'exigence intellectuelle qui fut la sienne. Elles expliquent aussi pourquoi son œuvre continue de nous accompagner.

C'est dans cet esprit qu'a été conçu ce numéro ; non comme une biographie intellectuelle ; non comme une synthèse de l'œuvre de Marc Bloch ; mais comme une invitation à relire un historien dont la pensée continue d'éclairer plusieurs des grands défis démocratiques de notre temps.

Les pages qui suivent ne cherchent donc pas à faire de Marc Bloch un contemporain artificiel. Elles proposent plutôt de poursuivre le dialogue avec une œuvre qui, plus de quatre-vingts ans après sa disparition, continue de nous aider à penser le présent sans jamais céder aux facilités de l'anachronisme. C'est peut-être là le privilège des grands auteurs : appartenir pleinement à leur époque tout en demeurant disponibles pour celles qui leur succèdent.

Floran VADILLO,
Directeur général du Parti socialiste,
directeur de la publication – Repères socialistes



PARTIE I

Une vie française

MARC BLOCH OU LE SIÈCLE TRAVERSÉ

Certaines vies semblent épouser leur époque.

Non parce qu'elles la résument parfaitement, mais parce qu'elles en traversent les grandes secousses et en révèlent les tensions profondes. Elles deviennent alors davantage qu'un destin individuel. Elles offrent une manière de comprendre un siècle.

La vie de Marc Bloch est de celles-là.

Né en 1886, il appartient à une génération qui voit la France entrer dans le XX^{e} siècle avec la conviction que le progrès scientifique, l'instruction et la République permettront d'élargir les horizons de l'émancipation humaine. Son père, Gustave Bloch, est historien. La transmission du savoir, le goût de l'étude et le service de l'intérêt général constituent l'univers dans lequel il grandit.

Mais pour comprendre pleinement Marc Bloch, il faut également comprendre ce que représente alors la République pour une partie de la société française.

La famille Bloch appartient à cette génération de français de confession juive pour laquelle l'école, la citoyenneté et le mérite républicain incarnent bien davantage qu'un cadre institutionnel. La République est une promesse. La promesse qu'un individu puisse être reconnu pour ce qu'il accomplit davantage que pour ses origines, pour son engagement davantage que pour sa naissance. Comme beaucoup de familles de confessions juives de la III^{e} République, les Bloch placent leur confiance dans l'instruction, dans la raison et dans l'universalisme républicain.

Marc Bloch ne voit aucune contradiction entre son histoire familiale, son attachement à la France et sa fidélité à la République. Être juif, être français et être républicain participent d'un même horizon. Cette confiance dans la République comme promesse d'émancipation et d'universalité marquera durablement sa trajectoire.

L'Affaire Dreyfus constitue l'un des événements fondateurs de sa jeunesse.

Comme beaucoup de jeunes républicains de son temps, il découvre que les principes les plus solides peuvent vaciller. L'antisémitisme, le mensonge et les passions collectives peuvent trouver leur place au cœur même d'une démocratie qui se croit protégée contre eux. L'affaire révèle à la fois la force des institutions républicaines et leur fragilité. Elle montre que la justice n'est jamais définitivement acquise, que la vérité peut être contestée et que les préjugés peuvent l'emporter sur les faits.

Cette expérience nourrit chez lui une vigilance qui ne le quittera jamais. Très tôt, il comprend qu'une démocratie ne tient pas seulement par ses institutions, mais aussi par les femmes et les hommes qui acceptent d'en défendre les principes.

Brillant élève, il intègre l'École normale supérieure puis choisit de se consacrer à l'histoire. Mais il refuse déjà une conception étroite de sa discipline. L'histoire ne consiste pas seulement à raconter les événements ou à célébrer les grands personnages. Elle doit permettre de comprendre les sociétés dans leur profondeur, leurs croyances, leurs structures, leurs habitudes et leurs transformations.

Déjà apparaît ce qui demeurera le fil conducteur de toute son œuvre : comprendre les hommes avant de les juger.

La Première Guerre mondiale interrompt ce parcours. Mobilisé dès 1914, Marc Bloch connaît l'expérience des tranchées, la violence de masse et la guerre industrielle. Il combat pendant toute la durée du conflit et reçoit plusieurs distinctions pour sa conduite. Comme beaucoup de sa génération, il découvre brutalement ce que signifie l'effondrement des certitudes européennes.

Pour Marc Bloch, la guerre n'est pas seulement une expérience personnelle. Elle devient aussi une expérience intellectuelle. L'historien découvre ce que signifie vivre l'histoire en train de se faire. Il mesure combien les sociétés

L'histoire ne consiste pas seulement à raconter les événements ou à célébrer les grands personnages. Elle doit permettre de comprendre les sociétés dans leur profondeur, leurs croyances, leurs structures, leurs habitudes et leurs transformations.

peuvent être emportées par des forces qu'elles comprennent imparfaitement, combien les représentations collectives peuvent peser sur les événements et combien les civilisations elles-mêmes demeurent fragiles. Cette conscience de la vulnérabilité des sociétés irrigue désormais toute sa réflexion.

Au sortir de la guerre, Marc Bloch participe à l'une des plus importantes révolutions intellectuelles du XX^{e} siècle. Avec Lucien Febvre, il fonde la revue des *Annales*. Ensemble, ils entreprennent de transformer profondément la manière d'écrire l'histoire. Aux récits centrés sur les batailles, les souverains et les événements politiques, ils substituent l'étude des sociétés, des économies, des mentalités et des cultures.

Avec les *Annales*, Marc Bloch et Lucien Febvre déplacent le regard de l'historien. Aux événements succèdent les structures profondes. Aux décisions des gouvernants répondent les croyances collectives, les rapports économiques, les pratiques sociales ou les héritages culturels. Il ne s'agit plus seulement de raconter ce qui s'est passé. Il s'agit de comprendre comment vivent les sociétés humaines, comment elles se transforment et pourquoi elles évoluent.

Cette ouverture de l'histoire aux autres sciences sociales fait de Marc Bloch l'un des grands artisans du renouvellement intellectuel de son temps. Mais elle ne l'éloigne jamais du monde réel. Au contraire. Plus il comprend les mécanismes profonds des sociétés, plus il mesure la fragilité des civilisations et des institutions démocratiques.

Cette révolution méthodologique fera de Marc Bloch l'un des grands rénovateurs des sciences historiques.

Lorsque la Seconde Guerre mondiale éclate, Marc Bloch a plus de cinquante ans. Il pourrait invoquer son âge ou sa situation universitaire pour rester à l'écart. Il choisit de servir à nouveau.

L'effondrement de 1940 constitue pour lui un choc immense. Pourtant, fidèle à sa méthode, il refuse les explications simplistes. Là où beaucoup cherchent des coupables immédiats, il cherche à comprendre les causes profondes de la catastrophe. Pourquoi la France a-t-elle été vaincue ? Pourquoi ses élites n'ont-elles pas vu venir les transformations du monde ? Pourquoi les institutions se sont-elles révélées incapables de faire face à l'épreuve ?

De cette interrogation naît *L'Étrange Défaite*, l'un des textes les plus lucides jamais écrits sur la chute d'une démocratie.

Mais l'historien ne s'arrête pas à l'analyse.

Juif sous le régime de Vichy, exclu de nombreuses fonctions, Marc Bloch voit soudain l'État français remettre en cause ce qui avait structuré toute son existence. L'homme qui s'est toujours pensé comme un citoyen français parmi les autres se découvre assigné à une identité que le pouvoir érige en critère d'exclusion. L'épreuve est d'autant plus brutale qu'elle frappe un homme qui avait placé toute sa confiance dans la promesse républicaine.

L'homme qui s'est battu pour la France, l'universitaire reconnu, le citoyen engagé, se trouve désormais désigné comme étranger à la communauté nationale au nom de ses origines.

Cette expérience aurait pu nourrir le retrait ou l'amertume. Elle renforce au contraire sa fidélité à l'idée républicaine. Face à la négation de ce qu'il est, Marc Bloch ne renonce ni à la France ni à la République. Il choisit de défendre l'une et l'autre.

Il entre dans la Résistance. L'historien devient clandestin. Le chercheur devient combattant. Le citoyen rejoint celles et ceux qui refusent l'occupation, la collaboration et l'abandon des principes démocratiques.

Arrêté à Lyon en mars 1944 par la Gestapo, il est torturé puis fusillé le 16 juin avec plusieurs de ses compagnons. Il avait cinquante-sept ans.

Sa mort n'a pas seulement donné à son destin une dimension tragique. Elle révèle la profonde unité de toute son existence. Car Marc Bloch n'incarne pas seulement l'excellence intellectuelle. Il montre qu'il existe des moments où la fidélité à la vérité, à la République et à la France conduit naturellement de la réflexion à l'action.

Sa trajectoire relie ainsi trois figures que l'on oppose trop souvent : le savant, le citoyen et le résistant. C'est cette cohérence qui explique sans doute pourquoi son entrée au Panthéon dépasse aujourd'hui l'hommage rendu à un grand historien.

LUCIEN FEBVRE, L'AMI QUI RÉINVENTA L'HISTOIRE

Il est des rencontres qui changent une vie. D'autres qui changent une discipline entière.

Celle de Marc Bloch et de Lucien Febvre appartient à cette seconde catégorie.

Les deux hommes se rencontrent à l'Université de Strasbourg au lendemain de la Première Guerre mondiale. Tous deux ont connu le front. Tous deux sont convaincus que le cataclysme qu'ils viennent de traverser oblige à repenser les sciences humaines. Ils partagent une même insatisfaction : l'histoire telle qu'elle est alors enseignée leur paraît trop étroite, trop centrée sur les batailles, les souverains et les événements politiques. Elle raconte les faits ; elle peine encore à comprendre les sociétés.

De cette complicité intellectuelle naît, en 1929, une aventure qui va profondément transformer l'historiographie française : la création des *Annales d'histoire économique et sociale*.

La revue porte une ambition nouvelle. L'histoire ne peut plus vivre en vase clos. Pour comprendre les sociétés humaines, elle doit dialoguer avec la géographie, l'économie, la sociologie, la psychologie ou encore l'anthropologie. Les paysages, les techniques, les croyances, les pratiques quotidiennes ou les structures sociales deviennent des objets d'histoire à part entière. L'événement cesse d'être l'unique horizon du regard historique.

Cette révolution méthodologique ne résulte pas du travail d'un homme seul. Elle est le fruit d'un dialogue permanent entre deux personnalités profondément différentes et remarquablement complémentaires.

Lucien Febvre est un esprit incandescent, volontiers polémiste, toujours en mouvement. Il aime bousculer les certitudes, ouvrir de nouveaux chantiers, provoquer le débat. Marc Bloch est plus méthodique, plus attentif à l'enquête, à la comparaison et à la critique des sources. L'un lance des intuitions ; l'autre leur donne une profondeur démonstrative. Ensemble, ils élaborent une nouvelle manière de penser l'histoire.

Leur influence dépasse rapidement le cadre universitaire. Les *Annales* deviennent le laboratoire d'une école historique qui marquera durablement le XX^{e} siècle. Fernand Braudel, Jacques Le Goff, Emmanuel Le Roy Ladurie, Georges Duby et bien d'autres prolongeront, chacun à leur manière, cette ambition de comprendre les sociétés dans leur épaisseur et leur durée.

La guerre met brutalement fin à cette aventure commune. Après l'arrestation et l'exécution de Marc Bloch en 1944, Lucien Febvre s'attache à faire vivre son œuvre. Il veille à sa publication, contribue à sa diffusion et rappelle sans relâche l'importance de celui qu'il considérait comme l'un des plus grands historiens de son temps. C'est grâce à cet engagement que L'*Apologie pour l'histoire*, restée inachevée à la mort de Marc Bloch, pourra être publiée et devenir l'un des textes fondateurs de la réflexion sur le métier d'historien.

On présente souvent Marc Bloch comme un génie solitaire. C'est oublier que les grandes révolutions intellectuelles naissent rarement dans la solitude. Elles sont faites de discussions, de désaccords, d'amitiés et d'un travail patient mené en commun.

L'histoire des *Annales* rappelle ainsi une évidence précieuse : les idées les plus fécondes sont souvent des œuvres collectives. Derrière Marc Bloch se tient aussi Lucien Febvre. Et derrière leur amitié se dessine l'une des plus belles aventures intellectuelles du XX^{e} siècle.



PARTIE II

Comprendre

LE MÉTIER D'HISTORIEN

« L'incompréhension du présent naît fatalement de l'ignorance du passé. »

Peu de phrases résument aussi bien l'ambition intellectuelle de Marc Bloch.

Elles disent à la fois ce qui l'éloigne d'une histoire réduite à l'érudition et ce qui le distingue d'une simple chronique du temps présent. Pour lui, le passé n'est ni un refuge ni un objet de curiosité. Il constitue un instrument de connaissance. Comprendre les sociétés d'hier permet d'éclairer celles d'aujourd'hui. Et l'intelligence du présent aide, en retour, à poser les bonnes questions au passé.

Cette conviction conduit Marc Bloch à transformer profondément son métier.

Lorsqu'il commence sa carrière, l'histoire demeure largement dominée par le récit politique. Les batailles, les règnes, les traités et les grands personnages occupent l'essentiel de l'attention. L'historien apparaît souvent comme le gardien d'une mémoire nationale organisée autour des événements et des décisions des puissants.

Marc Bloch choisit une autre voie.

Il s'intéresse aux êtres humains ordinaires autant qu'aux souverains. Aux croyances collectives autant qu'aux institutions. Aux paysages, aux techniques agricoles, aux échanges économiques, aux représentations du monde. Ce qui l'intéresse n'est pas seulement ce qui arrive aux sociétés, mais la manière dont elles vivent, pensent, travaillent, croient et se transforment.

Comme évoqué, avec Lucien Febvre, il fonde en 1929 la revue des *Annales*. Leur ambition dépasse largement le renouvellement d'une discipline universitaire. Ils veulent ouvrir l'histoire à l'ensemble des sciences humaines.

La géographie, l'économie, la sociologie ou l'anthropologie cessent d'être des savoirs périphériques. Elles deviennent des alliées indispensables pour saisir la complexité des sociétés.

À l'heure où les défis contemporains mêlent étroitement économie, technologie, écologie, géopolitique et transformations sociales, cette intuition apparaît avec une force particulière. Aucune discipline ne peut, à elle seule, prétendre rendre compte de toute l'épaisseur du réel. Marc Bloch comprend avant beaucoup d'autres que la connaissance progresse à la rencontre des savoirs, dans le croisement des méthodes et la confrontation des regards.

Cette ouverture intellectuelle nourrit une autre révolution, plus profonde encore.

L'histoire cesse d'être seulement un récit.

Elle devient une enquête.

Car l'historien, selon Marc Bloch, ressemble moins à un narrateur qu'à un enquêteur. Il travaille à partir de traces incomplètes, de témoignages contradictoires, de documents fragmentaires. Il rassemble des indices, formule des hypothèses, confronte des sources et cherche patiemment à reconstituer une réalité qui ne se livre jamais entièrement.

Les faits ne se présentent pas à l'état brut. Ils doivent être recherchés, vérifiés, interprétés.

Cette démarche implique une forme d'humilité intellectuelle qui traverse toute son œuvre. L'historien ne possède pas immédiatement la vérité. Il la poursuit. Il avance par approximations successives. Il accepte de corriger ses conclusions lorsque de nouveaux éléments apparaissent.

L'histoire cesse d'être seulement un récit. **Elle devient une enquête.**

C'est cette méthode qu'il expose avec le plus de force dans *Apologie pour l'histoire*, ouvrage rédigé pendant la guerre et publié après sa mort.

Marc Bloch y rappelle une évidence souvent oubliée : le premier devoir de l'historien est de poser des questions. Les documents ne parlent jamais d'eux-mêmes. Les archives ne livrent pas spontanément leur vérité. Il faut les interroger, les comparer, les contextualiser. Autrement dit, toute connaissance sérieuse commence par une interrogation bien formulée. Cette insistance sur les questions est loin d'être anodine.

Nous vivons dans un monde qui valorise les réponses rapides. Les moteurs de recherche, les chaînes d'information en continu et, désormais, les intelligences artificielles nous donnent accès à une quantité toujours plus grande d'informations.

Marc Bloch nous rappelle une vérité plus exigeante. Le progrès de la connaissance ne commence pas avec la réponse. Il commence avec la question.

L'intelligence ne consiste pas seulement à savoir répondre. Elle consiste d'abord à savoir ce qu'il faut demander, à identifier ce qui manque, à repérer ce qui demeure obscur ou incompris.

C'est pourquoi l'histoire est pour lui moins un savoir constitué qu'une enquête permanente sur le réel. Autrement dit, la vérité historique ne se reçoit pas. Elle se construit.

Construire une vérité ne signifie pas l'inventer. Cela signifie que la connaissance exige une méthode, une discipline intellectuelle et un travail critique.

Marc Bloch se méfie ainsi de deux tentations opposées.

La première consiste à croire que tout serait évident, définitivement établi et à l'abri de toute discussion.

La seconde consiste à penser que toutes les interprétations se vaudraient et qu'il n'existerait plus aucune différence entre le savoir et l'opinion.

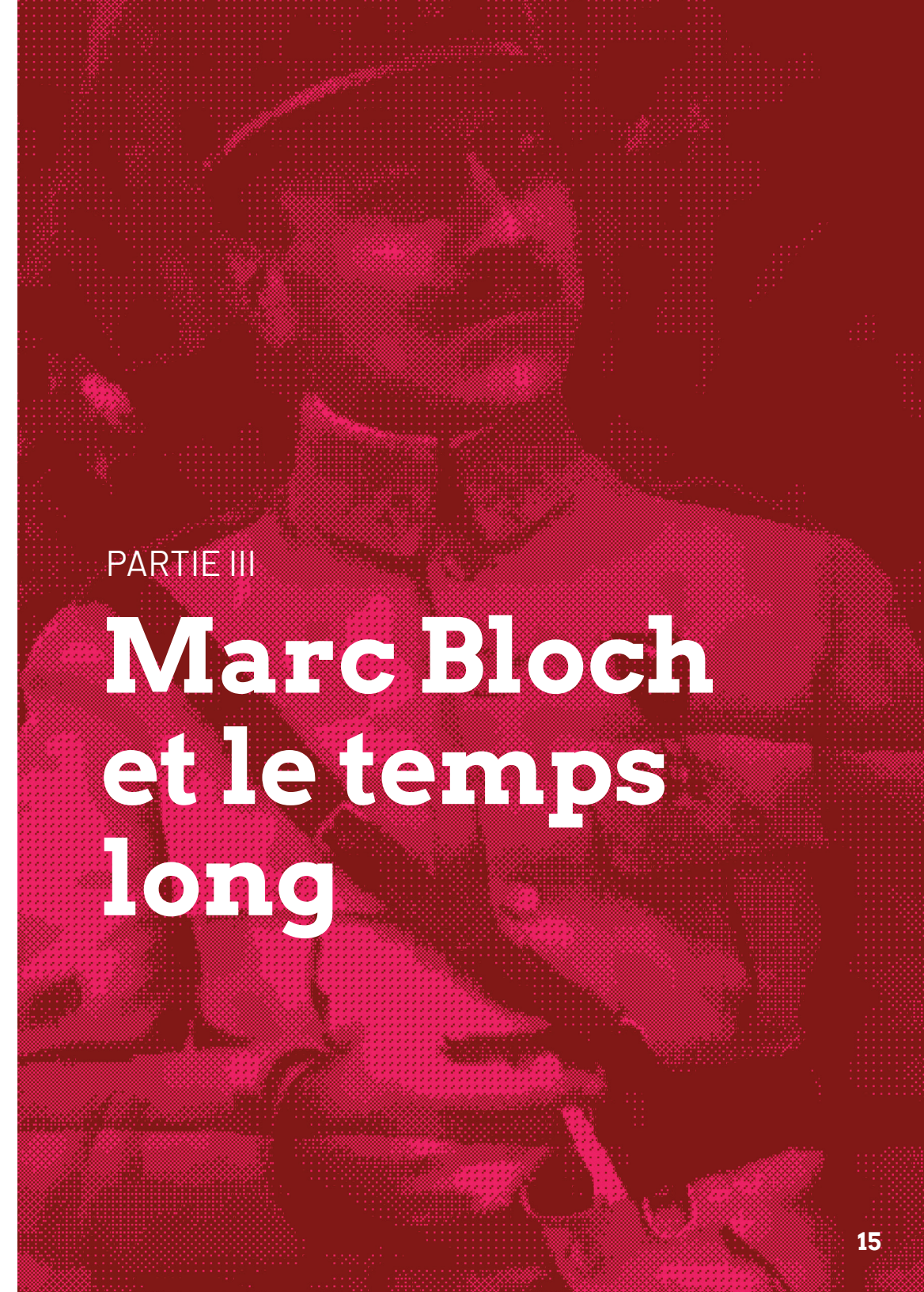
Entre ces deux impasses, il défend une voie plus exigeante : celle de l'enquête critique.

Le doute y joue un rôle central. Car pour Marc Bloch, le doute n'a rien à voir avec l'indifférence ou le soupçon généralisé. Il oblige au contraire à vérifier davantage. L'esprit critique ne consiste pas à contester systématiquement ce qui est affirmé. Il consiste à examiner les preuves, à confronter les arguments et à accepter de réviser son jugement lorsque les faits l'exigent.

C'est sans doute là que réside l'apport le plus durable de Marc Bloch. Plus qu'une méthode d'écriture de l'histoire, il nous lègue une méthode de connaissance. Une méthode qui rappelle que la vérité ne relève ni de l'intuition, ni de l'autorité, mais d'un travail patient d'enquête, de vérification et de confrontation des preuves.

À une époque où les réponses semblent toujours disponibles, cette leçon conserve une force singulière : la connaissance ne commence jamais par la certitude, mais par la qualité des questions que nous acceptons de poser.

Plus qu'une méthode d'écriture de l'histoire, il nous lègue une méthode de connaissance. Une méthode qui rappelle que la vérité ne relève ni de l'intuition, ni de l'autorité, mais d'un ***travail patient d'enquête, de vérification et de confrontation des preuves.***



PARTIE III

Marc Bloch et le temps long

CE QUE L'HISTORIEN DIT À LA POLITIQUE

Marc Bloch n'a jamais écrit de traité de philosophie politique. Pourtant, son œuvre contient une réflexion précieuse sur l'une des difficultés les plus anciennes de l'action publique : comment agir dans un monde dont les transformations sont souvent plus lentes — et parfois plus profondes — que le temps politique lui-même.

Cette question traverse toute son œuvre. Elle est présente dans sa manière d'écrire l'histoire autant que dans sa lecture des crises qu'il traverse. Car ce que Marc Bloch cherche inlassablement à comprendre, c'est la manière dont les sociétés changent.

Or elles changent rarement comme nous l'imaginons.

Les ruptures qui semblent soudaines sont souvent préparées depuis longtemps. Les évolutions décisives commencent généralement loin du regard public. Elles progressent silencieusement avant de devenir visibles. Ce qui apparaît comme une révolution est fréquemment l'aboutissement de transformations anciennes.

C'est l'une des grandes leçons de l'histoire telle que la pratique Marc Bloch.

L'historien apprend à regarder autrement.

Là où l'actualité privilégie l'événement, il cherche les mouvements de fond. Là où le débat public s'attache aux conséquences immédiates, il s'interroge sur les causes profondes. Là où notre regard est accaparé par l'urgence, il replace les faits dans une durée plus longue.

Le temps long ne consiste donc pas à détourner le regard du présent. Il permet au contraire de voir ce que l'immédiat rend invisible.

Cette manière de penser est particulièrement utile à l'heure de l'intelligence artificielle.

Le débat oscille souvent entre deux excès. D'un côté, l'idée d'une révolution instantanée qui bouleverserait en quelques années l'ensemble de nos sociétés. De l'autre, la conviction que ces technologies ne constitueraient qu'une innovation parmi d'autres.

Le regard historique invite à davantage de prudence.

Les grandes transformations techniques modifient rarement le monde d'un seul coup. Elles se diffusent progressivement. Elles rencontrent des résistances. Elles transforment certains secteurs avant d'en atteindre d'autres. Elles modifient les institutions autant que les outils, les comportements autant que les techniques.

L'histoire ne nous apprend donc pas ce que sera demain. Elle nous apprend à reconnaître les changements lorsqu'ils commencent à s'installer.

Cette réflexion éclaire directement le travail politique.

Les responsables publics vivent dans l'urgence. Les échéances électorales se succèdent. Les crises imposent leurs propres calendriers. Les réseaux sociaux accélèrent encore le rythme du débat public.

Pourtant, les grands défis de notre siècle s'inscrivent dans des temporalités beaucoup plus longues.

La transition écologique se mesure en décennies.

Le vieillissement démographique transforme progressivement nos sociétés.

Les investissements dans l'éducation, la recherche ou les infrastructures produisent leurs effets sur une génération.

L'intelligence artificielle modifiera probablement notre économie pendant plusieurs décennies davantage qu'en quelques mois.

Gouverner consiste alors à tenir ensemble ces deux temporalités : répondre aux urgences sans perdre de vue les transformations profondes ; agir dans l'instant sans cesser de préparer l'avenir.

Cette leçon concerne particulièrement les forces de progrès.

La gauche s'est historiquement construite autour d'une certaine idée de l'avenir. Elle a porté l'instruction publique, la protection sociale ou les services publics en sachant que leurs effets se mesureraient souvent sur plusieurs décennies. Elle a pensé l'émancipation comme un processus historique davantage que comme une succession de réponses immédiates.

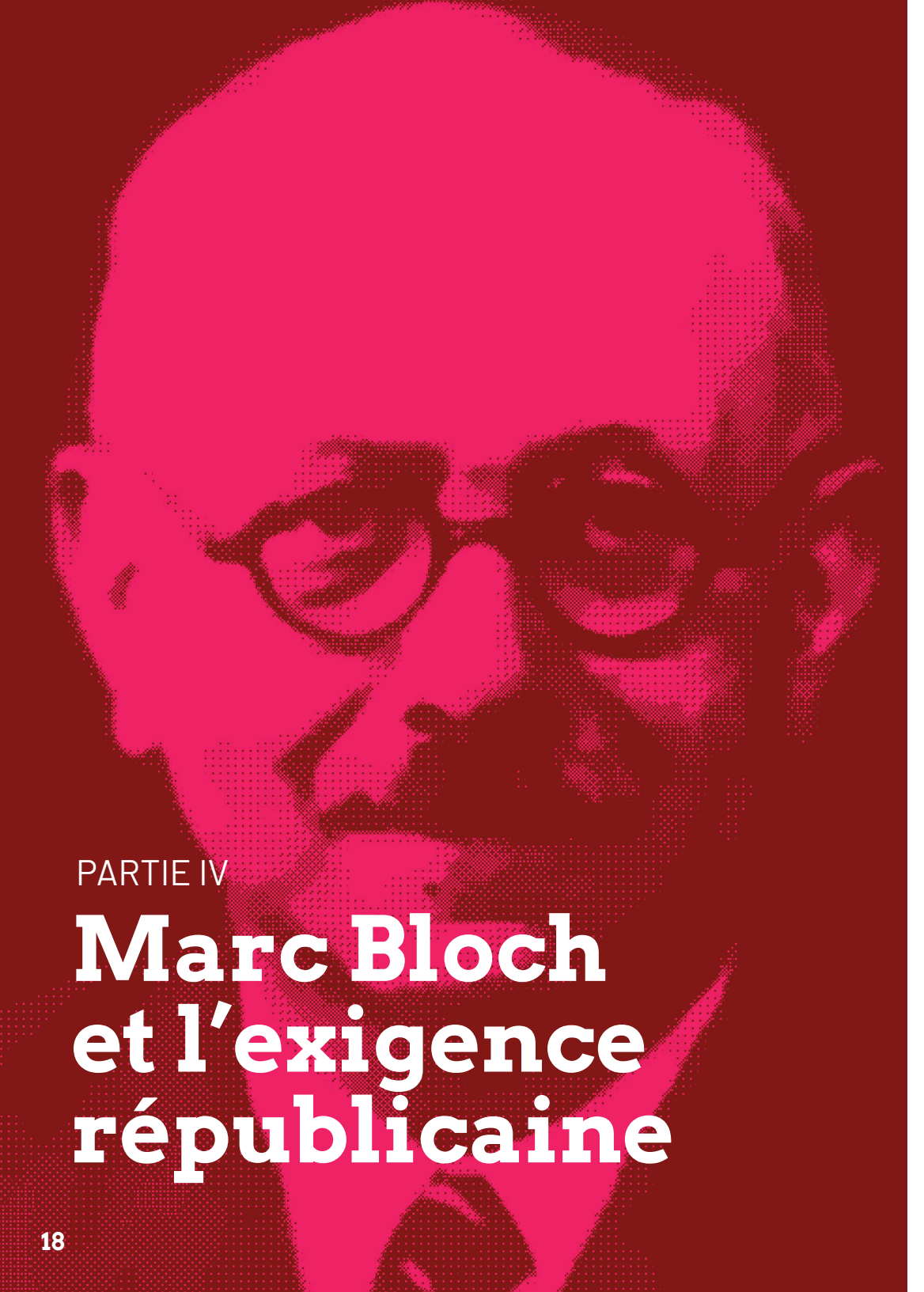
Dans un monde dominé par l'accélération et la fragmentation du débat public, cette profondeur de champ redevient indispensable. Non pour céder à la nostalgie des grands récits, mais pour retrouver la capacité d'inscrire l'action publique dans une perspective plus vaste qu'elle-même.

C'est peut-être l'une des plus grandes leçons que Marc Bloch adresse encore aux responsables publics. L'histoire ne permet pas de prédire l'avenir. Elle apprend à discerner les mouvements profonds qui façonnent déjà le présent.

Les sociétés ont besoin de mémoire pour comprendre ce qu'elles sont.

Elles ont surtout besoin du temps long pour choisir lucidement ce qu'elles veulent devenir.

La gauche s'est historiquement construite autour d'une certaine idée de l'avenir. Elle a porté l'instruction publique, la protection sociale ou les services publics en sachant que leurs effets se mesureraient souvent sur plusieurs décennies. Elle a pensé l'émancipation comme un processus historique davantage que comme une succession de réponses immédiates.



PARTIE IV

Marc Bloch et l'exigence républicaine

LE CITOYEN AVANT TOUT

On présente souvent Marc Bloch comme un historien, parfois comme un résistant, souvent comme les deux à la fois.

Ces qualificatifs sont justes. Ils demeurent pourtant insuffisants.

Car ce qui frappe à la lecture de son œuvre, comme à l'observation de sa vie, c'est moins la diversité de ses engagements que leur profonde unité. L'historien, le citoyen et le résistant ne constituent pas trois figures distinctes. Ils sont les différentes expressions d'une même exigence : servir la République en exerçant sa liberté de jugement.

Pour Marc Bloch, comprendre n'est jamais une activité extérieure à la cité. Chercher la vérité, interroger les certitudes établies, confronter les faits aux représentations collectives : tout cela participe déjà d'une responsabilité civique. La connaissance ne constitue pas un refuge à l'écart du monde. Elle est l'une des formes de la citoyenneté.

Cette conviction traverse toute son œuvre. Loin d'une histoire réduite à l'accumulation de dates ou à la célébration des grands personnages, Marc Bloch cherche à comprendre les sociétés dans leur profondeur. Il s'intéresse aux croyances autant qu'aux institutions, aux pratiques quotidiennes autant qu'aux événements, aux structures durables autant qu'aux ruptures visibles. Cette attention à la complexité nourrit chez lui une méfiance constante envers les simplifications, les préjugés et les certitudes commodes.

Car une démocratie ne repose pas uniquement sur des institutions. Elle suppose une manière de former le jugement des citoyens.

Le suffrage universel donne à chacun une voix. Encore faut-il que cette voix puisse s'exercer dans un espace public où la recherche de la vérité demeure possible.

C'est pourquoi Marc Bloch accorde une importance particulière à tout ce qui rend cette liberté de jugement possible : l'école, la recherche, la liberté intellectuelle, la qualité du débat public, l'indépendance de la presse. Toutes ces institutions ne sont pas seulement des garanties démocratiques. Elles sont les conditions d'une citoyenneté éclairée.

Cette conception de la République s'enracine naturellement dans son histoire personnelle.

Issu d'une famille juive profondément attachée à l'universalisme républicain, Marc Bloch appartient à une génération qui voit dans l'école, la citoyenneté et le mérite les instruments d'une émancipation commune. L'épreuve de Vichy ne fera que renforcer cette conviction. L'homme qui s'est toujours pensé comme un citoyen parmi les autres découvre brutalement que l'État peut renier sa propre promesse d'égalité.

Cette blessure ne le détourne pourtant ni de la France, ni de la République. Elle le conduit au contraire à distinguer plus fortement encore la République de ceux qui la trahissent.

C'est pourquoi son engagement dans la Résistance n'apparaît pas comme une rupture.

Il prolonge une même fidélité.

Fidélité à la vérité.

Fidélité à la liberté.

Fidélité à la République.

Cette cohérence éclaire toute son œuvre.

Elle rappelle que la citoyenneté ne consiste pas seulement à bénéficier de droits. Elle suppose une manière d'habiter la République : exercer son jugement, accepter la contradiction, préférer les faits aux préjugés et demeurer capable de remettre en question ses propres certitudes.

À bien des égards, cette leçon conserve aujourd'hui toute sa force.

Les démocraties contemporaines affrontent des défis nouveaux : fragmentation de l'espace public, défiance envers les institutions, circulation accélérée des informations, tentation des simplifications.

Face à ces évolutions, Marc Bloch nous rappelle que la République ne vit pas seulement de ses lois ou de sa Constitution.

Elle vit d'abord de citoyens capables de comprendre avant de juger, de discuter avant de condamner et de rechercher ce qui est vrai avant de défendre ce qui leur est familier.

C'est peut-être là l'héritage républicain le plus profond qu'il nous transmet.



PARTIE V

Marc Bloch à l'âge de l'intelligence artificielle

VÉRITÉ, JUGEMENT ET DÉMOCRATIE

Marc Bloch évidemment n'a jamais connu Internet. Il n'a jamais utilisé un moteur de recherche, consulté un réseau social ou dialogué avec une intelligence artificielle. Et pourtant, peu d'auteurs semblent aujourd'hui aussi utiles pour penser les défis démocratiques de la révolution numérique.

Cette apparente contradiction tient à la nature même de son œuvre. Car Marc Bloch ne s'est jamais contenté d'étudier le passé. Il a consacré sa vie à une question plus fondamentale : comment les sociétés construisent-elles une connaissance fiable du réel ? Cette interrogation, qui constitue le cœur du métier d'historien, est devenue l'une des grandes questions démocratiques du XXIe siècle.

Jamais les sociétés humaines n'ont disposé d'autant d'informations. Jamais il n'a été aussi facile d'accéder à des connaissances, de publier un contenu, de diffuser une opinion ou de partager un document. L'intelligence artificielle accélère encore ce mouvement. En quelques secondes, elle peut produire un texte, résumer un ouvrage, générer une image ou répondre à une question complexe.

Cette révolution ouvre des perspectives considérables. Elle peut démocratiser l'accès au savoir, faciliter l'apprentissage et mettre à la disposition du plus grand nombre des outils qui étaient hier réservés à quelques spécialistes.

Mais elle transforme également notre rapport à la connaissance.

Pendant longtemps, la difficulté principale était d'accéder à l'information.

Désormais, elle consiste à exercer son jugement au milieu d'une abondance de réponses.

Or c'est précisément à cet endroit que la leçon de Marc Bloch retrouve toute son actualité.

Pour l'historien, la connaissance ne commence pas avec la réponse. Elle commence avec la question. Avant de consulter une archive, d'interroger un document ou de confronter des témoignages, il faut savoir ce que l'on cherche. Toute enquête suppose une interrogation préalable. Toute compréhension exige un effort de formulation. Les documents ne parlent jamais d'eux-mêmes. Les faits ne s'imposent pas spontanément à l'esprit. Ils doivent être recherchés, interrogés, contextualisés et interprétés.

Cette idée paraît presque évidente.

Elle est pourtant profondément déstabilisante à l'âge de l'intelligence artificielle.

Car les outils numériques excellent dans l'art de fournir des réponses.

Ils ne nous dispensent jamais de savoir quelles questions méritent d'être posées.

Une intelligence artificielle peut produire un texte convaincant sans qu'il soit exact. Elle peut générer une image crédible sans qu'elle corresponde à la réalité. Elle peut répondre à une question mal formulée sans être capable d'en corriger les présupposés.

Autrement dit, la puissance de calcul ne remplace jamais la faculté de juger.

Cette distinction est au cœur de toute la démarche de Marc Bloch.

Comment savons-nous ce que nous croyons savoir ? Comment vérifier une affirmation ? Comment construire un jugement éclairé à partir de sources multiples et parfois contradictoires ? Pour l'historien, aucune information ne doit être acceptée sans examen. Toute source doit être interrogée. Tout document doit être contextualisé. Toute affirmation doit être confrontée à d'autres éléments de preuve. Cette discipline intellectuelle apparaît aujourd'hui comme une compétence civique fondamentale.

Car une démocratie repose sur une exigence souvent implicite : les citoyennes et les citoyens doivent pouvoir délibérer à partir d'une réalité suffisamment partagée. Ils et elles peuvent défendre des projets opposés ou exprimer des intérêts contradictoires. Encore faut-il qu'ils et elles puissent s'accorder sur un socle minimal de faits. La véritable question démocratique n'est donc plus seulement celle de l'accès au savoir. Elle devient celle des conditions dans lesquelles chacun peut exercer librement son jugement.

C'est pourquoi le véritable enjeu de l'intelligence artificielle n'est pas uniquement technique. Il est éducatif. Former des individus capables de vérifier, de contextualiser, de hiérarchiser les informations, mais surtout de porter un jugement autonome, deviendra sans doute aussi important que la transmission des connaissances elle-même.

À cet égard, Marc Bloch apparaît comme un allié inattendu de notre temps.

Il nous rappelle que la liberté ne dépend pas seulement de l'accès à l'information.

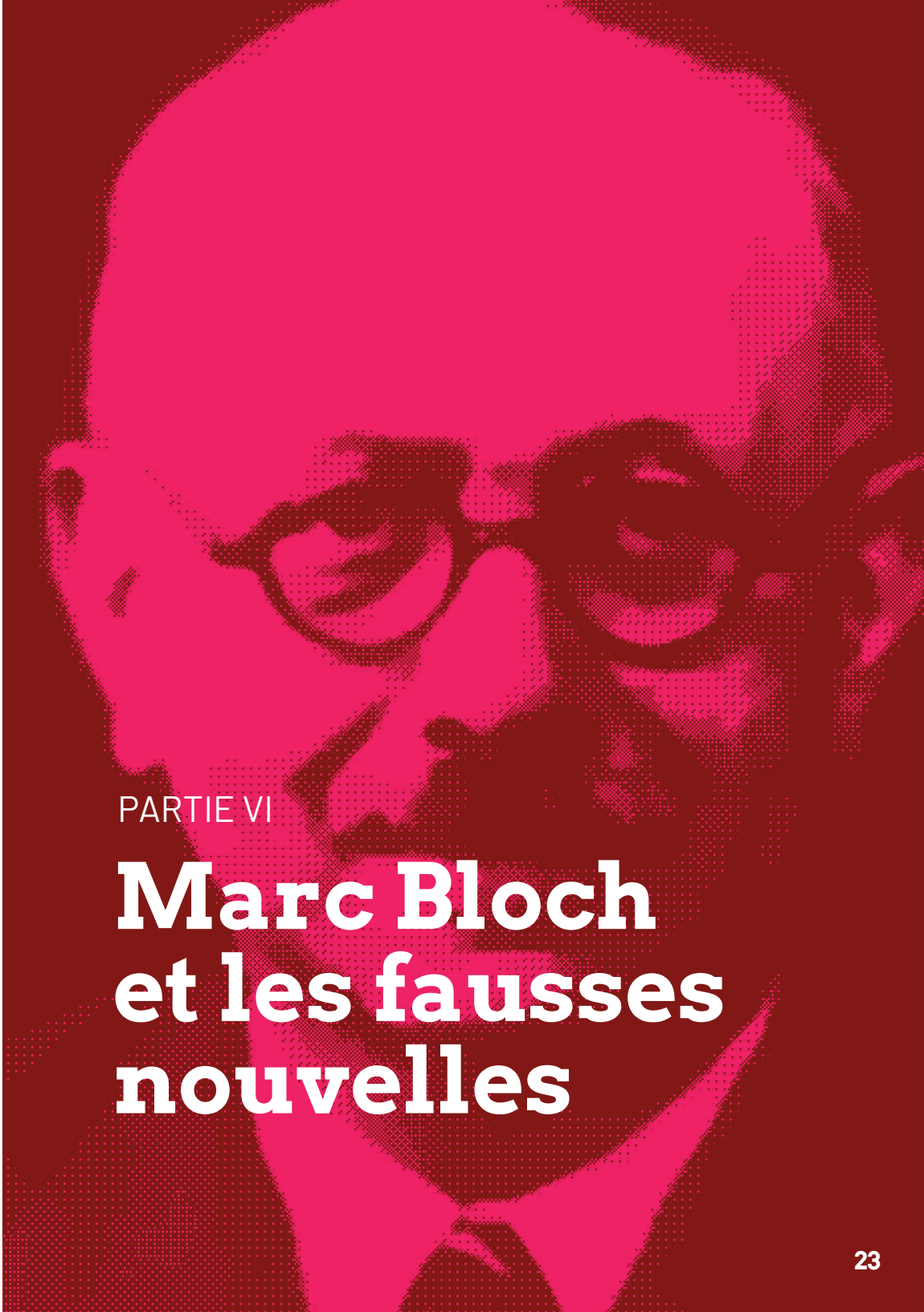
Elle dépend de la capacité à exercer son jugement.

L'intelligence artificielle transformera probablement les conditions de production du savoir, du travail et de l'information.

Mais plus les machines seront capables de produire des réponses, plus les sociétés auront besoin de femmes et d'hommes capables d'en apprécier la valeur, d'en mesurer les limites et d'en assumer les conséquences.

Car aucune technologie, aussi sophistiquée soit-elle, ne pourra se substituer à cette responsabilité profondément humaine.

À l'âge de l'intelligence artificielle, la compétence démocratique décisive ne sera peut-être plus de savoir répondre. Elle sera de savoir juger.



PARTIE VI

Marc Bloch et les fausses nouvelles

POURQUOI LES SOCIÉTÉS CROIENT-ELLES LES FAUSSES NOUVELLES ?

Lorsque l'on évoque les fausses informations, les réseaux sociaux ou les manipulations numériques, on imagine volontiers un phénomène propre au XXIe siècle. L'explosion des technologies numériques aurait créé un monde inédit dans lequel la vérité serait devenue plus fragile et les rumeurs plus puissantes.

La fréquentation de Marc Bloch invite à nuancer ce diagnostic.

Bien avant Internet, bien avant les chaînes d'information en continu et bien avant l'intelligence artificielle, il s'interroge sur une question qui demeure au cœur de nos démocraties : pourquoi les sociétés croient-elles des choses fausses ?

Cette interrogation apparaît dès les années qui suivent la Première Guerre mondiale. Dans un texte devenu célèbre, *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre*, Marc Bloch cherche à comprendre comment naissent et circulent les rumeurs dans des sociétés plongées dans l'incertitude.

Son point de départ est simple. Des informations manifestement inexactes se sont diffusées à grande échelle pendant le conflit. Pourtant, leur succès ne peut s'expliquer uniquement par l'erreur, l'ignorance ou la manipulation. Quelque chose de plus profond est à l'œuvre.

Bloch comprend alors que les fausses nouvelles ne se propagent pas seulement parce qu'elles sont diffusées. Elles se propagent parce qu'elles rencontrent une attente. Une rumeur trouve un écho lorsqu'elle confirme une peur, un espoir, un préjugé ou une représentation déjà présente dans une société. Elle ne révèle pas seulement un rapport aux faits. Elle révèle un état d'esprit collectif.

Cette intuition demeure d'une remarquable actualité.

Les réseaux sociaux n'ont pas inventé les mécanismes de la croyance collective. Ils leur ont donné une vitesse, une ampleur et une puissance inédites. Une information trompeuse ne devient pas virale parce qu'elle est exacte. Elle devient virale parce qu'elle semble confirmer ce que certains sont déjà disposés à croire.

À travers cette analyse, Marc Bloch nous invite à déplacer notre regard. Le problème de la désinformation n'est pas seulement un problème technique. Il ne se réduit ni aux algorithmes, ni aux plateformes numériques, ni même aux auteurs des fausses informations. Il est aussi social, culturel et politique.

Une société produit elle-même les conditions qui rendent certaines contre-vérités crédibles.

C'est pourquoi la lutte contre les fausses informations ne peut se limiter à la vérification des faits. Bien sûr, celle-ci demeure indispensable. Mais elle ne suffit pas. Encore faut-il comprendre pourquoi certaines affirmations rencontrent un écho collectif. Pourquoi elles répondent à des inquiétudes, à des frustrations ou à des représentations préexistantes.

Les nouvelles technologies ne créent pas *ex nihilo* les phénomènes de désinformation. Elles amplifient des mécanismes humains beaucoup plus anciens : le besoin de certitude, la recherche d'appartenance, la force des émotions ou la difficulté à accepter la complexité du réel.

Mais l'analyse de Marc Bloch permet d'aller plus loin encore.

Les fausses nouvelles prospèrent rarement dans le vide. Elles se développent plus facilement lorsque la confiance dans les institutions s'affaiblit, lorsque les médiations collectives se fragilisent ou lorsque les citoyens ont le sentiment que leur expérience du monde n'est plus entendue ni reconnue. En ce sens, la désinformation n'est jamais seulement un problème d'information. Elle révèle une difficulté plus profonde d'une société à faire confiance à ce qui lui est commun.

À cet égard, la leçon de Marc Bloch est particulièrement précieuse.

La défense de la vérité ne repose jamais uniquement sur des outils techniques. Elle dépend d'abord de la qualité de la culture démocratique. Elle suppose une école capable de former l'esprit critique, des institutions qui inspirent confiance, un débat public qui accepte la contradiction et des citoyens disposés à confronter leurs convictions aux faits.

La question n'est donc pas seulement de savoir comment circulent les fausses nouvelles. Elle est de comprendre pourquoi elles prospèrent.

C'est sans doute l'une des intuitions les plus fécondes de Marc Bloch.

Les démocraties ne sont pas seulement confrontées à une crise de l'information. Elles peuvent connaître une crise de la confiance : confiance dans les institutions, confiance dans les savoirs, confiance dans la possibilité même d'établir une réalité commune.

Or une démocratie ne peut durablement vivre sans cette confiance minimale. Non pas une confiance aveugle, mais une confiance suffisamment solide pour que le désaccord demeure possible sans que disparaisse le monde commun auquel il se rapporte.

C'est pourquoi un texte écrit il y a plus d'un siècle continue d'éclairer avec autant de force les fragilités de notre temps. Derrière la question des rumeurs, Marc Bloch nous parle moins des fausses nouvelles que des conditions qui permettent encore à une société démocratique de partager une même réalité.

La défense de la vérité ne repose jamais uniquement sur des outils techniques. Elle dépend d'abord de la qualité de la culture démocratique. Elle suppose une école capable de former l'esprit critique, des institutions qui inspirent confiance, un débat public qui accepte la contradiction et des citoyens disposés à confronter leurs convictions aux faits.



PARTIE VII

Résister

QUAND COMPRENDRE OBLIGE À AGIR

Il existe dans la vie de Marc Bloch un moment qui continue de nous interroger.

Un moment où l'historien devient résistant.

Cette transformation pourrait apparaître comme une rupture. Elle est en réalité l'aboutissement logique d'un parcours.

Car toute son œuvre repose sur une même exigence : regarder le réel en face. Comprendre les sociétés telles qu'elles sont. Refuser les illusions. Ne pas confondre les croyances avec les faits. Cette discipline intellectuelle a guidé son travail d'historien. Elle a également guidé son comportement de citoyen.

Lorsque la France s'effondre en 1940, Marc Bloch ne cherche pas refuge dans les explications rassurantes. Il ne se contente pas de dénoncer l'ennemi. Fidèle à sa méthode, il cherche d'abord à comprendre.

Mais vient un moment où comprendre ne suffit plus. L'une des grandes leçons de sa vie est peut-être là. La connaissance ne conduit pas mécaniquement à l'engagement. Mais certaines circonstances rendent l'indifférence impossible.

Lorsqu'une société renonce à ses principes fondamentaux, lorsque la liberté recule, lorsque la dignité humaine est menacée, comprendre ce qui se passe ne peut plus constituer une position suffisante.

Pour Marc Bloch, ce moment arrive sous l'Occupation. Français. Républicain. Juif. Historien. Il aurait pu choisir la prudence. Il aurait pu invoquer son âge. Il aurait pu attendre. Il choisit la Résistance.

Non par goût de l'héroïsme. Non par fascination du combat. Mais parce que certaines fidélités obligent. La liberté n'est pas une idée abstraite. La démocratie n'est pas un simple régime politique. La République n'est pas seulement un ensemble d'institutions.

Ces principes n'existent que parce que des femmes et des hommes acceptent parfois d'en assumer la défense. La grandeur de Marc Bloch réside sans doute dans cette continuité.

L'historien qui refusait les faux-semblants devient naturellement le citoyen qui refuse la résignation. Le chercheur qui consacrait sa vie à la vérité refuse désormais de vivre avec le mensonge. Le républicain refuse l'abandon de la République.

À travers lui apparaît une conception exigeante de la citoyenneté. Une citoyenneté qui ne réduit pas l'engagement à l'expression d'une opinion. Une citoyenneté qui rappelle que la démocratie implique parfois des devoirs autant que des droits.

Cette leçon demeure actuelle.

Les circonstances ne sont évidemment plus les mêmes. Mais les démocraties connaissent toujours des moments où le renoncement paraît plus confortable que l'exigence, où les simplifications séduisent davantage que la complexité et où l'indifférence semble plus facile que la responsabilité.

Dans chacun de ces moments, la question posée par Marc Bloch demeure la même : que faisons-nous de ce que nous savons ? À quel moment la connaissance devient-elle une responsabilité ? À quel moment l'indignation se transforme-t-elle en engagement ?

Résister ne signifie pas seulement combattre une armée d'occupation. Résister peut consister à défendre la vérité contre le mensonge, la liberté contre l'arbitraire, la raison contre les préjugés, la démocratie contre les fatalismes ou la dignité humaine contre toutes les formes de domination.

Cette résistance s'incarne le plus souvent dans des fidélités discrètes : un enseignant qui transmet l'esprit critique, un journaliste qui vérifie ses informations, un chercheur qui refuse les pressions, un magistrat qui applique le droit, un élu qui préfère la vérité à la facilité, un citoyen qui refuse de détourner le regard.

Marc Bloch ne nous lègue pas une doctrine. Il nous lègue une attitude. Une manière d'habiter la démocratie. Une manière d'assumer la responsabilité que crée parfois la connaissance.

Une démocratie n'attend pas de chacun qu'il devienne un héros. Elle exige seulement que nul ne renonce à exercer son jugement lorsque les principes qui rendent la liberté possible sont menacés.

C'est cette exigence qui fit de l'historien un résistant. C'est elle qui continue aujourd'hui de nous interpeller.

PARTIE VIII

Ce que Marc Bloch nous lègue



CINQ LEÇONS POUR NÔTRE TEMPS

Toutes les générations relisent les grands auteurs à partir de leurs propres interrogations.

Nous ne lisons pas aujourd'hui Marc Bloch comme le lisaient ses contemporains. Nous ne le lisons pas davantage comme le lisaient les historiens des années 1960 ou 1980. Chaque époque découvre dans son œuvre des résonances nouvelles, parce que chaque époque est confrontée à des questions qui lui sont propres.

La nôtre n'échappe pas à cette règle.

Face aux bouleversements technologiques, aux fragilités démocratiques, aux tensions géopolitiques et aux incertitudes du siècle, Marc Bloch ne nous apparaît pas seulement comme un grand historien. Il devient un interlocuteur.

Non parce qu'il aurait anticipé les défis du XXIe siècle.

Mais parce qu'il nous aide à mieux les penser.

La première leçon qu'il nous transmet est que la démocratie repose sur des conditions intellectuelles autant que politiques. Une société libre ne vit pas seulement d'élections, de constitutions ou d'institutions. Elle vit aussi de sa capacité à rechercher la vérité, à accepter la contradiction, à former le jugement de ses citoyens et à préserver un rapport partagé au réel.

La deuxième est une leçon de temps. À l'heure où l'urgence semble gouverner le débat public, Marc Bloch nous invite à distinguer les mouvements profonds des agitations passagères. L'histoire ne nous apprend pas à prévoir l'avenir. Elle nous apprend à reconnaître les transformations lorsqu'elles commencent à se dessiner.

La troisième est une leçon de méthode. L'esprit critique n'est ni la crédulité ni le soupçon généralisé. Il ne consiste ni à tout croire, ni à tout contester. Il consiste à examiner les faits, à confronter les preuves et à accepter de réviser son jugement. À l'âge de l'intelligence artificielle, cette discipline intellectuelle devient plus précieuse encore.

La quatrième est une leçon d'engagement. Comprendre le monde ne dispense pas toujours d'agir. Certaines circonstances rendent la neutralité impossible. Lorsque les principes qui rendent la liberté et la démocratie possibles sont menacés, la connaissance peut devenir une responsabilité.

Enfin, Marc Bloch nous transmet une certaine confiance dans les capacités humaines. Malgré les tragédies qu'il a traversées, il n'a jamais renoncé à croire qu'une société pouvait apprendre, transmettre, débattre et se corriger elle-même. Cette confiance dans l'intelligence des citoyens est peut-être aujourd'hui son héritage le plus précieux.

Voilà sans doute pourquoi Marc Bloch nous parle encore.

Non comme une figure du passé.

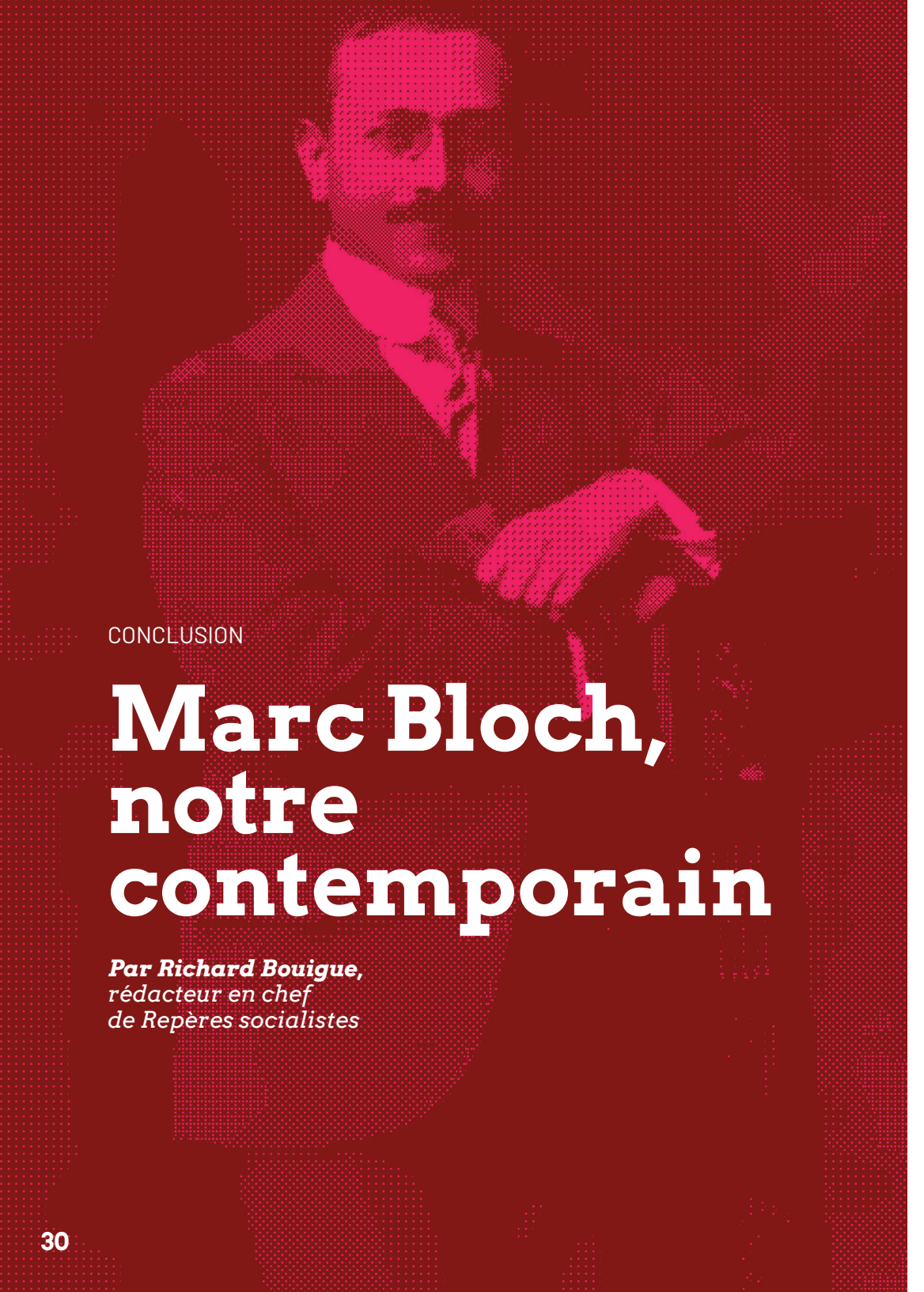
Mais comme un compagnon pour les temps incertains qui sont les nôtres.

À l'heure où les démocraties doutent parfois d'elles-mêmes, où les technologies bouleversent nos repères et où l'avenir semble plus difficile à déchiffrer, son œuvre continue de nous adresser une invitation simple et exigeante : comprendre davantage pour juger plus librement, et juger plus librement pour agir plus justement.

Voilà sans doute pourquoi Marc Bloch nous parle encore.

Non comme une figure du passé.

Mais comme un compagnon pour les temps incertains qui sont les nôtres.



CONCLUSION

Marc Bloch, notre contemporain

Par Richard Bouigue,
rédacteur en chef
de Repères socialistes

Les panthéonisations disent toujours quelque chose de l'époque qui les décide.

Bien sûr, elles rendent hommage à des femmes et des hommes dont les mérites justifient la reconnaissance nationale. Mais elles expriment aussi les interrogations, les attentes et parfois les inquiétudes d'un pays à un moment donné de son histoire. Chaque entrée au Panthéon est un dialogue entre deux temps : celui de la personne honorée et celui de la société qui choisit de lui rendre hommage.

À cet égard, l'entrée de Marc Bloch au Panthéon n'est pas anodine.

Historien majeur du XX^{e} siècle, fondateur de l'école des Annales, combattant des deux Guerres mondiales, résistant fusillé par la Gestapo, il aurait depuis longtemps mérité cette reconnaissance. Pourtant, il est difficile de ne pas voir dans cette décision autre chose qu'un hommage tardif. Comme si la République cherchait aujourd'hui, dans son parcours comme dans son œuvre, des ressources intellectuelles et morales pour affronter les défis de notre temps.

Au moment d'engager ce travail, nous pensions consacrer un numéro à un historien.

Au fil des lectures, des textes et des débats, une autre évidence s'est imposée.

Nous avons découvert un contemporain.

Non parce que Marc Bloch aurait anticipé Internet, les réseaux sociaux ou l'intelligence artificielle, mais parce qu'il s'est confronté à des questions qui demeurent profondément les nôtres : comment comprendre un monde qui change plus vite que nos représentations ? Comment distinguer les faits des croyances lorsque les informations circulent à une vitesse inédite ? Comment préserver les conditions d'un débat démocratique éclairé ? Comment articuler la connaissance et l'engagement ? Comment, enfin, demeurer fidèle à certains principes lorsque les circonstances invitent au renoncement ?

À mesure que nous avancions dans ce travail, il nous est apparu que l'héritage de Marc Bloch ne résidait pas seulement dans les réponses qu'il avait apportées, ni même dans les questions qu'il avait formulées. Il réside peut-être dans une certaine confiance dans les capacités humaines.

Cette confiance n'a rien d'une naïveté.

Marc Bloch a connu la guerre, l'antisémitisme, l'effondrement de 1940, l'Occupation et la barbarie nazie. Il savait mieux que beaucoup de ses contemporains combien les démocraties peuvent être fragiles et combien les sociétés peuvent se laisser emporter par les passions, les préjugés ou les aveuglements collectifs.

Et pourtant, jamais il ne renonce à croire que les femmes et les hommes demeurent capables d'apprendre, de comprendre, de transmettre et de corriger leurs erreurs.

C'est peut-être là son héritage le plus précieux.

Au fond, Marc Bloch n'est ni un optimiste, ni un pessimiste. Son œuvre est portée par une confiance plus exigeante : la confiance dans la possibilité de l'intelligence. Non pas l'intelligence de quelques-uns, mais celle d'une société capable de débattre, de chercher, de vérifier, de transmettre et parfois de se corriger elle-même.

Cette confiance apparaît aujourd'hui presque subversive.

Nous vivons dans des sociétés où le doute peut se transformer en cynisme, où la critique glisse parfois vers le relativisme et où la défiance menace jusqu'à l'idée même de vérité. Face à ces fragilités, Marc Bloch nous rappelle qu'une démocratie ne repose pas uniquement sur ses institutions. Elle repose aussi sur un pari : celui que chacune et chacun est capable d'apprendre, d'exercer son jugement et de participer à la construction du bien commun.

C'est peut-être cela que la République choisit aussi d'honorer en faisant entrer Marc Bloch au Panthéon.

Bien sûr, elle célèbre un historien, un résistant, un patriote.

Mais elle célèbre également une certaine idée du citoyen : un citoyen qui refuse les simplifications, qui accepte la complexité du réel sans renoncer à agir et qui considère que la liberté ne consiste pas seulement à exprimer une opinion, mais aussi à chercher honnêtement à comprendre le monde dans lequel il vit.

Cette leçon ne nous fournit ni doctrine, ni programme.

Elle nous laisse une exigence.

L'exigence de comprendre avant de juger.

De vérifier avant d'affirmer.

De penser le temps long dans un monde dominé par l'urgence.

Et d'assumer les responsabilités qui découlent de ce que nous savons.

À l'heure où Marc Bloch entre au Panthéon, cet héritage apparaît d'une singulière actualité. Non parce qu'il nous offrirait le confort des certitudes, mais parce qu'il nous rappelle que la démocratie demeure, au fond, un projet d'émancipation intellectuelle.

Comprendre le monde n'a jamais été une fin en soi.

Pour Marc Bloch, comme pour tous ceux qui continuent de le lire aujourd'hui, il s'agit de permettre aux citoyens de demeurer acteurs de leur destin commun.

C'est peut-être la plus belle manière d'être son contemporain.

D'AUTRES REPÈRES...

Lire Marc Bloch aujourd'hui

Au terme de ce numéro, il nous a semblé utile de prolonger la réflexion en donnant la parole à plusieurs auteurs qui, chacun depuis leur discipline, leur engagement ou leur expérience, proposent une lecture contemporaine de l'œuvre de Marc Bloch.

Car les grands auteurs ne cessent jamais tout à fait de nous parler. Ils changent avec les questions que nous leur adressons. Historien du Moyen Âge, fondateur de l'école des Annales, résistant fusillé par la Gestapo, Marc Bloch appartient évidemment à l'histoire de France. Mais il continue aussi d'éclairer quelques-unes des interrogations les plus vives de notre temps : la place de la vérité dans l'espace public, le rôle de l'école, les responsabilités de la recherche, les fragilités de la démocratie, le rapport entre savoir et engagement ou encore la manière dont une société comprend les crises qu'elle traverse.

Les contributions qui suivent empruntent des chemins différents, mais dialoguent toutes avec cette même œuvre.

Christophe Prochasson revient sur la place singulière qu'occupe Marc Bloch dans l'histoire intellectuelle de la gauche républicaine et montre comment son parcours éclaire une certaine conception de l'engagement démocratique.

Michaël Fœssel s'interroge sur notre rapport au temps historique et rappelle combien la connaissance du passé demeure indispensable pour résister aux récits simplificateurs qui fragilisent les démocraties contemporaines.

Alexane Riou montre que l'entrée de Marc Bloch au Panthéon intervient à un moment où la science, les chercheurs et les savoirs sont de nouveau contestés. Elle rappelle combien l'exigence de vérité, de méthode et de liberté académique constitue l'un des fondements de la démocratie.

Yannick Trigance prolonge cette réflexion du point de vue de l'école républicaine. À l'âge de l'intelligence artificielle, des réseaux sociaux et de la désinformation, il montre que l'enseignement de l'histoire est plus que jamais un apprentissage du discernement et de la citoyenneté.

Enfin, **Arthur Delaporte** relit *L'Étrange Défaite* à la lumière des crises contemporaines. Sans céder à l'anachronisme, il s'interroge sur les leçons que la méthode de Marc Bloch peut encore offrir aux responsables politiques confrontés aux bouleversements de notre temps.

Aucune de ces contributions ne prétend clore la lecture de Marc Bloch. Toutes témoignent au contraire de la vitalité d'une œuvre qui continue d'inspirer historiens, philosophes, enseignants, chercheurs et responsables publics. C'est sans doute le signe des grands auteurs : ils appartiennent pleinement à leur époque tout en demeurant disponibles pour les générations qui leur succèdent.

CHRISTOPHE PROCHASSON

Marc Bloch était-il socialiste ?

*Par **Christophe Prochasson**, historien, spécialiste de l'histoire intellectuelle et politique de la France contemporaine. Ancien président de l'École des hautes études en sciences sociales, il a consacré de nombreux travaux à l'histoire du socialisme, des intellectuels et de la République. Ses recherches sur les cultures politiques de la gauche et sur l'engagement intellectuel font de lui l'un des meilleurs connaisseurs des univers dans lesquels s'inscrit la trajectoire de Marc Bloch.*

Les spécialistes de Marc Bloch ont toujours éprouvé quelques difficultés à définir la sensibilité politique de l'historien. Son fils Étienne avouait n'avoir jamais vraiment su ce que pensait son père en la matière. Homme de progrès certes, mais attaché à l'ordre républicain, Bloch se dérobe à tous les enfermements idéologiques. Tel n'est pas le moindre paradoxe d'un homme qui sacrifia sa vie pour défendre l'idée qu'il se faisait de son pays : sa méfiance pour toute activité politique militante, aussi minimale soit-elle, ne semblait pas le prédisposer à un engagement aussi radical. Il faut cependant aller au-delà de ses préventions et ne pas s'en tenir à cette prudence inhérente à l'éthique d'un grand savant qui n'avait d'autre passion que celle de la vérité et prenait le risque d'en appeler au « divin privilège de l'indifférence » pour aborder les sujets qui séparaient savants allemands et polonais dans les années 1930. Cette posture scientifique, peu prête aux compromis qu'appelle toujours la vie politique, ne pouvait que freiner un engagement politique cantonné aux frontières d'une organisation.

Il n'en demeure pas moins que Marc Bloch rencontra le socialisme. La version de la doctrine dont il fut le plus proche appartient à la grande tradition du socialisme républicain, bien éloignée de l'attentisme révolutionnaire qu'incarnait la famille marxiste. Si Bloch fut un lecteur attentif et même admiratif du *Capital* de Karl Marx, il ne fut jamais un dévot de son auteur. En reconnaissant chez lui la puissance de l'analyse sociale, il en admirait beaucoup moins la philosophie, jugée médiocre et, plus encore, percevait le caractère insupportable d'un homme satisfait de lui-même et plein de ses convictions. Rien ne lui répugnait plus que le dogmatisme sous toutes ses formes, dans la vie intellectuelle comme dans la vie politique. Son socialisme est progressif, réfléchi et tempéré par la recherche de solutions raisonnables.

Selon un proverbe arabe qu'il aimait citer, Bloch fut plus encore fils de son temps que fils de ses pères, quoiqu'il ait toujours manifesté intérêt et respect pour ceux qui l'avaient précédé. Fils donc de son temps, celui de l'Affaire Dreyfus, grande matrice de la gauche républicaine qui y apprit toute l'importance des droits de l'homme, de l'État de droit et des libertés individuelles, l'auteur de *L'Étrange défaite* se retrouva dans les rangs d'une bonne partie de la jeunesse socialiste. Trop jeune encore pour y prendre pleinement part puisque, né en 1886, il n'avait qu'une douzaine d'années au plus fort de l'Affaire, le collégien se forgea durant cette crise une première identité politique enracinée dans une République ancrée à gauche, ardemment soutenue par Jaurès et les socialistes contre les poussées de l'extrême-droite nationaliste. Son père, grand historien de l'Antiquité, professeur à la Sorbonne, fut l'une des grandes figures de ces premiers intellectuels que baptisa ce moment fort de la vie politique française et dont l'exemple le marqua pour le reste de sa vie.

À l'École normale supérieure, où il entra en 1904, il trouva une atmosphère politique où le socialisme conservait une réputation flatteuse. Jaurès se comptait parmi les anciens élèves de l'établissement et le bibliothécaire de l'École, Lucien Herr, était connu pour sa culture et ses sympathies socialistes dont il s'entretenait, avec discrétion certes, avec les élèves. Tout occupé qu'il fut à préparer l'agrégation d'histoire et de géographie à laquelle il fut reçu en 1908 et à entamer avec énergie une carrière d'historien, Bloch se trouva précocement plongé dans une socialisation socialiste. Il compta de nombreux amis et relations parmi les élèves d'Émile Durkheim, socialistes de tempérament et parfois même de parti, à la différence du maître qui affecta toujours de se tenir à distance de tout engagement militant quoiqu'il se sentit proche de ce que l'on appelait alors l' « idée socialiste ».

À cette idée travaillée depuis le début du XIX^{e} siècle par philosophes, économistes, historiens et désormais sociologues, il fallait pourtant encore donner un corps de doctrine robuste. Toujours en mouvement, car attaché à répondre aux défis de son temps, le socialisme devait s'arc-bouter aux savoirs les plus à jour. C'est l'objectif que s'était donné un petit cénacle d'intellectuels, le Groupe d'études socialistes, fondé par un jeune ethnologue socialiste, Robert Hertz, lui aussi disciple de Durkheim, que rallia Marc Bloch. Lancé en 1908, alors que le Parti socialiste unifié (SFIO) venait d'être créé (1905), le Groupe se dota d'un programme d'action qui n'a pas pris une ride. On ne peut lire ces quelques lignes sans songer à l'éternel recommencement qui ponctue l'histoire du socialisme et de la gauche française. Le rapport pour l'année 1912 rappelle les buts du Groupe « Essayer de formuler, à propos des problèmes particuliers que pose l'action, une doctrine à la fois ferme et souple, qui puisse, dans la débâcle des idées démocratiques, rallier les esprits encore soucieux de pensée organique et de construction sociale ; fortifier chez les socialistes, après tant de formules creuses et de « *mythes* » décevants, le goût de la recherche méthodique et de l'effort fécond ; établir ou maintenir la liaison entre les militants, les techniciens et les intellectuels, voilà la triple tâche que notre Groupe s'est assignée dès le début et qu'il cherche à remplir non seulement par ses publications, mais par le milieu même qu'il constitue »[1].

1. Cité dans Peter Schöttler, *Marc Bloch. Une biographie intellectuelle*, Paris, Gallimard, 2026, p. 349.

On ne peut savoir si Marc Bloch fut vraiment membre du Parti socialiste comme l'exigeaient les statuts du Groupe d'études socialistes. On peut cependant avancer sans trop d'imprudence qu'il ne pouvait manquer de se reconnaître dans ses objectifs où s'énonçait une tentative d'harmoniser les acquis de la science avec la volonté de transformer une démocratie menacée. En ce sens, Bloch fut bel et bien un socialiste de son temps même s'il fit preuve d'une extrême discrétion militante à la différence de plusieurs de ses proches comme le propre neveu de Durkheim, l'ethnologue Marcel Mauss régulièrement admonesté par son oncle qui regrettait sa dissipation politique, le sinologue Marcel Granet, l'helléniste Louis Gernet et tant d'autres jeunes et brillants spécialistes de sciences humaines que la Grande Guerre allait faucher.

Le conflit mit un terme à cette première rencontre entre Bloch et le socialisme. Le grand et courageux combattant qu'il fut n'entra pas dans les querelles intestines du socialisme, où s'opposaient les nuances allant du pacifisme au jusqu'au boutisme. Bloch se battit, fidèle à son républicanisme patriotique qui était aussi l'une des fibres du socialisme français, en dépit de son internationalisme affiché. Cet alliage si complexe à fabriquer est aussi celui dans lequel peut se reconnaître Marc Bloch, tout à la fois attaché à sa patrie qu'il révère et exécrant toutes les formes de nationalisme, surtout celles qu'il voyait se déployer dans la méthode historique.

Ce rejet de tout « nationalisme méthodologique » présida à la création des Annales. Dans ses colonnes devait s'exprimer une nouvelle histoire plus soucieuse des forces économiques et sociales que des hauts faits des gouvernants ou des militaires, plus attentive à la vie des humbles qu'à celles des princes. La revue ne sollicita évidemment pas seulement des collaborations venues de la gauche intellectuelle et ne peut en aucun cas passer pour un périodique socialiste. Elle ne bouda cependant pas quelques proximités politiques de gauche, notamment issues de l'entourage du patron socialiste du Bureau international du travail, Albert Thomas, qui avait accompagné la brève aventure du Groupe d'études socialistes avant 1914.

Face aux graves événements du 6 février 1934, durant lesquels la République parut mise en péril, Marc Bloch sembla peu s'émouvoir. Lucien Febvre, tout à la fois collaborateur scientifique aux *Annales* et, comme aîné, directeur de conscience, lui reprocha sa passivité. Le procès est injuste. Depuis le début de la « *crise des années 1930* », Bloch ne dissimulait rien de ses inquiétudes à ses proches. Il fut signataire de nombreuses pétitions. Ses correspondances l'attestent aussi comme le fait cette lettre adressée à Febvre, le 20 mars 1933, dans laquelle il affirme être « *profondément troublé* » par tout ce qu'il « *voit, entend, lit ou devine* ». La « *menace* » étant selon lui « *partout* », chacun, dans cette épître hérissée, en prend pour son grade : les « *fascistes* », bien sûr, mais aussi tout l'appareil républicain, les manœuvres parlementaires et jusqu'aux « *sottes élucubrations de Léon Blum* ».

Si Bloch se résolut à apposer sa signature au bas du Manifeste du 5 mars 1934 « *Aux travailleurs* », texte préparé par Paul Langevin, Paul Rivet et Alain, fondateurs du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes, l'auteur de *La Société féodale* se maintint à distance de ce qu'il considérait comme de l'antifascisme démagogique. Non, il ne descendrait pas dans la rue. Il le dit en ces termes crus à Febvre dans une lettre du 19 mai 1934 : « *Je me refuse obstinément à faire le jeu de tous les fascismes en emboîtant les pas derrière MM. les Postiers* ».

Rien ne lui était plus étranger que la radicalité de posture qui menace toujours les intellectuels. Le contraste entre celle-ci et l'engagement final d'un historien chez lequel l'une de ses biographies reconnaît une « *déontologie du désengagement* » propre au savant, est patent. Le théâtre d'une agitation stérile et superficielle l'indignait. Et s'il fit état de ses regrets de ne pas avoir été assez présent dans les combats politiques de l'entre-deux-guerres (« *Nous avons préféré nous confiner dans la douce quiétude de nos ateliers* », écrit-il dans *L'Étrange défaite*), faut-il pour autant lui dénier tout engagement ? L'historien appartenait bien à la gauche de son temps. Il demeure une inspiration pour celle du nôtre.



revue · ESPRIT · Ce texte, initialement publié dans la revue ***Esprit*** du mois de mai 2026 (page 81), est reproduit dans son intégralité avec l'aimable autorisation de son auteur, Michaël Fœssel, et de la revue.

MICHAËL FŒSSEL

L'arrogance du présent[1]

*Par **Michaël Fœssel**, philosophe, professeur à l'École polytechnique et l'une des voix majeures de la philosophie politique contemporaine. Ses travaux portent notamment sur la démocratie, l'émancipation, le rapport au temps et les conditions de la vie commune dans les sociétés contemporaines. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, parmi lesquels* Récidive. 1938 *(PUF, 2019),* Quartier rouge *(PUF, 2024)* et Le Temps de la consolation *(Seuil, 2015).*

« *C'est historique !* ». Enthousiaste ou angoissée, cette affirmation se retrouve aujourd'hui régulièrement sur le fil des chaînes d'information en continu et dans la bouche des commentateurs. L'équivoque traditionnelle du mot *histoire* (il désigne à la fois un champ du réel et les discours qui portent sur lui) se rejoue, mais elle prend une tournure performative : un événement est historique parce qu'on en parle en mobilisant une armée d'experts pour en percer les secrets.

Parmi ces experts de l'historique, il y a fort peu d'historiens. C'est que l'événement contemporain ne suppose, pour être commenté, aucun éclairage du passé. Il implique même son effacement : dans la plupart de ses occurrences médiatiques, le mot *historique* désigne ce qui est absolument nouveau, inattendu et délié de tout antécédent. La spectacularisation de l'actualité joue un rôle dans cette inflation verbale. À propos de l'inédit, il y a par définition beaucoup à dire, ce qui permet de composer des plateaux dans l'urgence. Les réseaux sociaux, qui sont d'abord des machines à commenter ce qui se dit, amplifient ce que les chaînes d'information en continu institutionnalisent : la confusion de l'événement et du discours.

La passion contemporaine pour ce qui est « historique » s'ancre dans le présentisme que François Hartog a défini comme le régime d'historicité aujourd'hui dominant[1]. L'événement y fait immédiatement histoire, il est censé ouvrir une époque nouvelle. Cela est vrai d'authentiques événements (du 11 septembre 2001 au 7 octobre 2023) que l'on nomme par la date de leur advenue, comme s'ils étaient encore en attente de leur signification. Mais c'est vrai aussi de faits plus anodins que la société de l'information déclare « historiques » en temps réel. Un progrès dans les performances de l'intelligence artificielle, un procès retentissant, l'incarcération d'un ancien président de la République française ou le dernier post injurieux du locataire de la Maison-Blanche sont des exemples de cette nouveauté vécue. Pour savoir lesquels de ces faits deviendront véritablement historiques, il faudrait attendre le verdict des historiens du futur. Mais un présent qui veut être à lui-même sa propre norme n'a pas cette patience. Il sacralise le fait nouveau sur le mode du *santo subito* appliqué à l'histoire.

Cet usage du terme *historique* n'entretient aucun lien avec l'historicité. Celle-ci se définit comme la conscience d'appartenir à une époque temporelle que l'événement modifie, mais qu'il ne transforme pas de fond en comble. En toute rigueur, un fait ne devrait pouvoir être dit « historique » que s'il entretient avec ce qui le précède un rapport signifiant, fût-il celui de la rupture. Or le culte contemporain pour la nouveauté en soi se place pour ainsi dire hors histoire.

« Le culte contemporain pour la nouveauté en soi se place pour ainsi dire hors histoire . »

Cette croyance dans la nouveauté absolue fait écran à une compréhension critique du présent et des risques qu'il recèle. Le primat technique et économique de l'innovation se retrouve en effet dans la manière de nommer *politiquement* le présent. Qu'on réinvestisse d'anciens concepts tombés dans l'oubli (populisme) ou qu'on en forge de nouveaux (démocratie illibérale), on présuppose que les dynamiques politiques contemporaines entretiennent des liens extrêmement lâches avec le passé (le populisme a d'abord été un mot d'ordre russe et américain de la fin du XIX[e] siècle) ou qu'elles n'en ont aucun (l'illibéralisme

1. Voir François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps* [2003], Paris, Points, 2015.

est censé désigner un rejet de l'État de droit par des peuples pourtant attachés à leur souveraineté). Comment, dans ces conditions, faire la part de l'ancien et du nouveau ? Et surtout, comment affronter les atteintes de plus en plus marquées à la démocratie si celles-ci trouvent, comme on le dit, leur origine chez des blogueurs philosophes qui pratiquent des synthèses inédites entre pulsions réactionnaires, passions numériques et investissements dans les cryptomonnaies[2] ?

Tant que l'historique est synonyme de disruptif, le sentiment de vivre des événements inouïs paralyse l'action plutôt qu'il ne la motive. Le paradoxe est que l'on se complaît dans la croyance dans la nouveauté absolue des phénomènes politiques alors même qu'une bataille se livre pour la compréhension du passé. Particulièrement en France, l'histoire contemporaine est (re)devenue un enjeu politique de première importance. L'engagement par et pour l'histoire – la panthéonisation prochaine de Marc Bloch nous en rappelle l'actualité – entre en tension avec le sentiment de vivre les choses pour la première fois. Subissons-nous une histoire qui se répète ou sommes-nous les témoins d'assemblages idéologiques sans précédent ? Prise comme telle, l'alternative n'a pas beaucoup de sens puisqu'il est dans la nature d'un événement d'être inattendu et de modifier le contexte dans lequel il surgit. Mais que l'histoire ne repasse pas les plats n'implique pas que la connaissance du passé n'éclaire en rien ce qui arrive.

Des idées modernes devenues folles

Le goût pour une nouveauté sans histoire ne retient qu'une seule dimension de la modernité : celle qui l'identifie à une injonction. Comme l'écrit Ricœur, cette prétention consiste à *« élever à l'absolu le présent historique érigé en observatoire, voire en tribunal de toutes les formations, en particulier culturelles, qui l'ont précédé*[3] ». Si « moderne » ne signifie que « nouveau », il faut bien admettre que nous sommes restés modernes. Peut-être même sommes-nous devenus hypermodernes puisque le sentiment de vivre des temps radicalement nouveaux l'emporte sur le souci de définir cette nouveauté (ce qui impliquerait au moins de la comparer avec le passé).

Mais, autant que la valorisation du nouveau, la modernité désigne l'idée que notre temps se fait de sa différence avec le passé. La notion de progrès, par exemple, implique une certaine continuité du temps historique dans laquelle le présent ouvre sur un futur désirable parce que *représentable*[4]. Or les nouveautés dont se nourrissent les discours médiatiques contemporains sont présentées comme des sauts dans l'inconnu précisément parce qu'elles n'entretiennent plus le moindre rapport avec le passé. Que les historiens n'aient rien à en dire participe à cette obscurité : à propos de la Covid (et de beaucoup d'autres choses), on a parlé du « monde d'avant » et du « monde d'après ». Mais comme le second semble surgir de nulle part, il désigne plus un acte de décès que l'annonce d'un lendemain.

Le modernisme d'aujourd'hui est à la modernité ce que le progressisme est au progrès : une perception du temps dans laquelle le nouveau est normatif même quand il est délié de tout projet d'émancipation. D'où le fait qu'une nouveauté puisse indifféremment être présentée comme un progrès ou comme l'annonce d'une catastrophe. Le présentisme a partie liée avec une conscience apocalyptique du temps qui renvoie à un futur hors histoire, d'autant plus angoissant qu'il est irreprésentable. Autant le prophète nommait le futur à partir duquel il condamnait le présent, autant l'apocalypticien parle d'un présent au bord de son effondrement et qui n'annonce aucun avenir situable dans le monde[5].

Ainsi, le réchauffement climatique est souvent présenté sur un mode catastrophiste en raison de son caractère à la fois inédit et irréversible. Un phénomène qui, pour le coup, est historique prend l'allure d'un destin qui résulterait d'une histoire déjà faite (celle de l'industrialisation) et à laquelle personne ne peut plus rien changer, sinon imaginer des scénarios de survie. Ce n'est pas un hasard si les historiens, lorsqu'ils traitent de l'anthropocène, l'inscrivent au contraire dans le temps long et rappellent les occurrences passées d'une prise de conscience de la crise écologique[6]. Il ne s'agit nullement pour eux de minorer la gravité du réchauffement climatique, mais de déterminer ses sources, de repérer des responsabilités que l'inculpation en bloc de l'« humanité » dilue et, accessoirement, de confronter les stratégies actuelles pour défendre la nature à celles qui furent expérimentées par le passé.

2. Voir Arnaud Miranda, *Les Lumières sombres. Comprendre la pensée néoréactionnaire*, Paris, Gallimard, 2026.
3. Paul Ricœur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 401.
4. Pour une tentative de réhabilitation critique du progrès, voir Rahel Jaeggi, *Progrès et régression*, trad. Sacha Zilberfarb, Paris, Seuil, 2026.
5. Voir François Hartog, *« L'apocalypse, une philosophie de l'histoire ? »*, Esprit, juin 2014.
6. Pour une historicisation du concept d'anthropocène, voir Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz, *L'Événement Anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*, Paris, Points, 2016.

Les défis écologiques contemporains peinent à se traduire politiquement faute de trouver leur place dans un récit historique alternatif (et non catastrophiste) au récit moderne du progrès. Traditionnellement, l'écologie politique privilégie l'espace plutôt que le temps, qui constitue pourtant la dimension principale de l'action collective[7]. Or l'historicisation d'un phénomène n'est pas seulement une exigence scientifique, elle dissipe aussi tout ce qu'une nouveauté semble avoir d'inexorable. Entre l'histoire que l'on écrit et celle que l'on fait, il y a un lien qui ne se vérifie jamais autant que lorsqu'une catastrophe d'un genre absolument nouveau est censée s'abattre sur nous à la manière d'un destin. Un tel événement n'a pas de précédent : il est pour cela déclaré sans écho aucun avec le passé, détaché de lui comme de toutes les intentions, les pratiques, les systèmes économiques et les institutions politiques qui le contextualisent. Un événement *sui generis* de ce genre a toutes les allures d'un fait cosmique ou surnaturel. Il échappe à la prise autant qu'à l'analyse.

Chesterton considérait que *« le monde moderne est plein d'anciennes vertus chrétiennes devenues folles »*. On pourrait tout aussi bien dire que le présentisme, qui envisage le temps sous l'angle exclusif de la nouveauté, est une croyance moderne devenue délirante. La méfiance à l'égard de l'autorité de la tradition s'est transformée en indifférence à la condition historique elle-même. Les nouvelles technologies, la spectacularisation du discours politique et la conscience plus ou moins obscure de vivre de sombres temps favorisent le commentaire sidéré et impuissant. Même le sentiment d'être les héritiers de la modernité, donc d'appartenir à une histoire faite de promesses et de trahisons, a disparu de ce culte autoréférentiel de l'actualité.

7. Cette hypothèse sur le déficit d'historicité de l'écologie politique a été remarquablement soutenue par Grégory Quenet dans *Histoire de la pensée écologique*, Paris, Presses universitaires de France, 2025.
8. Voir P. Ricœur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., p. 420-427.

L'autre leçon de Marc Bloch

La discipline historique nous invite à aborder avec prudence les prétentions du présent à la nouveauté. La passion pour le nouveau, l'historien l'exerce plutôt sur le passé : il exhume des archives inconnues et met en scène des faits jusque-là passés sous silence. C'est le privilège de l'historiographie de rouvrir un passé que l'on pensait clos et d'introduire de la contingence dans une dimension du temps réputée irrévocable. Que d'autres récits, d'autres méthodes, mais aussi d'autres dimensions temporelles (école des Annales) ou géographiques (histoire globale) viennent à s'imposer, et c'est le passé lui-même qui ressort transformé de son étude. C'est une des différences entre l'historien et le juge : le premier rouvre des procès que le second a fermés. Écrire l'histoire, c'est toujours réécrire le passé sous l'angle de l'inédit[8].

La nouveauté chérie par l'historien l'est donc *a posteriori* : c'est depuis le présent de sa recherche qu'il traque des indices pour éclairer à nouveaux frais un temps révolu. Cela demeure vrai aussi longtemps que l'historien peut tenir à distance l'objet dont il traite. Mais il arrive que son travail rencontre une époque qu'il ne maîtrise pas puisqu'elle est la sienne. Avant qu'elle ne devienne l'ordinaire de l'histoire du temps présent, cette situation ne se présentait que dans les occasions où un historien était le protagoniste d'un événement historique.

Cette situation est celle de Marc Bloch au moment où il consigne sous la forme d'un témoignage ce qui deviendra *L'Étrange Défaite*. De cet auteur, on retient souvent le paradoxe d'un historien du temps long qui a su démêler les fils d'un désastre politico-militaire au moment même où il s'accomplissait. Le geste singulier de Marc Bloch inspirera encore nombre de méditations sur les rapports entre le savant et le politique. On se demande ainsi si sa lucidité se fonde sur sa profession d'historien ou sur l'éthique d'un Français juif qui a perçu immédiatement les liens entre son aventure personnelle et l'histoire collective.

On peut aussi être attentif à une autre leçon de ce livre : celle qui mêle de manière singulière méthode et engagement. En ouverture de *L'Étrange Défaite*, Bloch rappelle qu'il est historien. Il ne le fait pas pour convaincre que son expertise professionnelle sur le passé fonde un privilège pour décrire le

présent. Si le spécialiste du Moyen Âge indique sa profession et retrace sa biographie intellectuelle, c'est parce qu'un « *témoin a besoin d'un état civil*[9] ». Dans le texte qui fera sa gloire, l'auteur s'adresse modestement aux historiens du futur qui auront pour tâche de définir ce qui, dans la débâcle militaire de 1940, puis dans l'effondrement moral de Vichy, était historique. Un « *témoignage ne vaut que fixé dans sa première fraîcheur* » : il est donc urgent pour Bloch d'écrire. Mais il le fait dans la claire conscience de dresser le « *procès-verbal de l'an 40* » à destination des « *chercheurs* » qui seront occupés à lever les « *brumes qui entourent le plus atroce effondrement de notre histoire*[10] ». En précisant les conditions de son propre témoignage et le point de vue depuis lequel il écrit, l'auteur accomplit le geste étonnant de *construire une archive*.

Marc Bloch regarde son présent en imaginant ce qu'un chercheur pourra faire de son témoignage. Dans son écriture, la position du « républicain » devient indiscernable de la profession d'historien : ces deux identités convainquent l'auteur que l'événement possède un sens qui excède la sidération générale suivant la débâcle. Pressentant qu'il ne pourra pas témoigner après les faits (l'écriture de l'histoire a toujours à voir avec la mort), il produit une archive dont il postule qu'elle sera utile à ceux qui survivront au désastre. Ce geste si singulier traduit la conscience aiguë que Bloch a de sa propre condition historique. Pour prendre du recul face à l'événement, il ne suffit pas d'en discerner les causes, il faut encore supposer qu'il sera intelligible par les générations futures. S'il avait dû en rester au caractère inédit de la catastrophe ou à la croyance dans la singularité absolue de son présent, l'historien n'aurait rien légué à la postérité. Ni des clés pour comprendre ce qui est advenu, ni des raisons de s'engager contre l'inexorable.

L'Étrange Défaite est une histoire du présent exemplaire parce que, dans ce témoignage informé, le récit sert à la fois de lieu de véridiction et d'instance critique. Sans rien nier de la force de l'événement, il l'inscrit dans un contexte idéologique où la défaite politico-morale a précédé la débâcle militaire. La portée critique du témoignage de Bloch s'aiguise avec le temps, mais c'est toujours à ses lecteurs futurs qu'il s'adresse. Ainsi, dans un article publié dans la presse clandestine en 1944, l'historien ébauche un réquisitoire pour l'avenir : « *Le jour viendra en effet et peut-être bientôt où il sera possible de faire la lumière sur les intrigues menées chez nous de 1933 à 1939 en faveur de l'Axe Rome-Berlin pour lui livrer la domination de l'Europe en détruisant de nos propres mains tout l'édifice de nos alliances et de nos amitiés*[11] ».

Nourries par quatre années d'engagement dans la Résistance, et par la considération scandalisée des compromissions de Vichy avec l'occupant, ces lignes s'adressent encore à nous qui sommes confrontés à une réécriture du passé destinée à organiser l'amnésie.

L'engagement : entre histoire et mémoire

En plus d'être aveuglant sur ce qui arrive, le parti pris présentiste pour la nouveauté rend incompréhensibles les passions politiques qui, depuis quelques années, entourent l'histoire des années 1930 et 1940. Alors que, depuis Paxton[12], les recherches sur l'Occupation avaient balayé les mythes de « l'épée et du bouclier » ou de la « protection » accordée par le régime de Vichy aux Juifs, on a vu ressurgir des contre-récits de réhabilitation qui, pour l'essentiel, reprennent la défense que les collaborateurs avaient présentée d'eux-mêmes. Pour les historiens de la période, il a fallu tout reprendre à zéro[13].

Malgré les falsifications qu'elle charrie, l'offensive menée par l'extrême droite sur le terrain de l'histoire démontre la fausseté de la thèse généralement soutenue par les nationalistes : celle de l'altérité radicale entre notre présent politique et les désastres du XX^{e} siècle. Pour nourrir le discours amnésique selon lequel « on n'a pas essayé » les solutions proposées aujourd'hui par l'extrême droite, il faudrait ne jamais s'écarter de la croyance dans la nouveauté absolue du présent. Mais la stratégie de l'éclat de rire face à la moindre

9. Marc Bloch, *L'Étrange Défaite* [1990], Paris, Gallimard, 2003, p. 30.
10. Ibid., p. 29.
11. « À propos d'un livre trop peu connu » (Les Cahiers politiques, avril 1944), dans M. Bloch, *L'Étrange Défaite*, op. cit., p. 253.
12. Voir Robert Paxton, *La France de Vichy, 1940-1944*, Paris, Seuil, 1973.
13. Voir Laurent Joly, *La Falsification de l'histoire*. Éric Zemmour, *l'extrême droite, Vichy et les Juifs*, Paris, Grasset, 2022.

allusion aux années 1930 a trouvé sa limite dans le fait que ce n'est pas tant le présent qui rappelle le passé que le passé qui se rappelle au présent. En France, l'insistance de ce passé est de plus en plus marquée : des casquettes nazies portées par des candidats du Rassemblement national à la minute de silence d'une Assemblée nationale unanime pour un militant fasciste en passant par le succès d'un film retraçant l'histoire de la collaboration au prisme des orgies organisées rue Lauriston[14].

Aujourd'hui, la spectralité des années sombres s'est mondialisée. Aux États-Unis, des dignitaires proches du pouvoir multiplient les saluts romains à peine maquillés en gestes d'affection adressés à la foule. Les empires concurrents ne sont pas en reste. Lors d'une conférence de presse en marge des commémorations de la fin de la Seconde Guerre mondiale en Asie, Poutine a remercié le dirigeant nord-coréen de l'aider à « vaincre le néonazisme » ukrainien. Démontrant que l'histoire globale pouvait parfois être mise au service du roman national, le gouvernement chinois a, lors de la même cérémonie, décidé de modifier les dates du conflit pour l'arracher aux biais occidentalistes et mettre en scène la résistance communiste à l'impérialisme japonais[15].

Entre deux autopromotions d'une actualité innocente de tout lien avec l'histoire, les années 1930 et 1940 s'invitent dans le débat public. Pour en rester au cas français, ces échos forcent l'extrême droite à abandonner son costume présentiste et à réviser le passé dont elle est issue. Mais c'est sur fond d'amnésie qu'elle manie la comparaison historique. Dans ce domaine, le comble de l'ironie a été atteint lorsque Jordan Bardella s'est dit inquiet « *d'assister au retour des années trente* ». C'était à propos des *« relents fascistes »* de la France insoumise[16].

Lorsque l'avenir devient opaque, les discours sur le sens du passé prennent la relève dans la bataille culturelle.

Comment expliquer qu'un passé que l'on déclare par ailleurs achevé (celui des fascismes européens) se rappelle avec autant d'insistance au présent ? Le paradoxe disparaît si l'on admet que tout projet culturel hégémonique implique de devenir maître du temps. Dans des périodes où domine la croyance dans le progrès, le mouvement politique qui parvient à décrire l'avenir et les moyens de hâter sa réalisation possède un avantage symbolique sur ses compétiteurs. Lorsque, comme c'est le cas aujourd'hui, l'avenir devient opaque, les discours sur le sens du passé prennent la relève dans la bataille culturelle.

À cet égard, les polémiques actuelles se distinguent de celles qui ont animé la querelle des historiens dans l'Allemagne des années 1980. Cette querelle opposait des auteurs (comme Ernst Nolte) pour qui le nazisme était une « *contre-révolution préventive* » opposée au bolchevisme, à des historiens, beaucoup plus nombreux, qui refusaient de faire de la contextualisation un instrument pour atténuer les crimes du régime hitlérien[17]. Cette polémique a eu lieu à une date où aucun parti politique allemand ne relativisait la criminalité du Troisième Reich. Même ceux qui minimisaient la singularité des crimes nazis n'avaient pas en vue de réhabiliter des idéologies nationalistes ou raciales qui, dans les années 1980, n'étaient portées que par des groupuscules. Si le débat a été aussi passionné, c'est plutôt que nombre des protagonistes de cette histoire étaient encore en vie. Pour les survivants comme pour leurs descendants directs, le sens de ce passé était déposé dans une mémoire vive.

14. Voir Xavier Giannoli, *Les Rayons et les Ombres*, Curiosa Films/Gaumont, 2026.
15. Sur ces deux faits, voir l'éditorial du journal Le Monde, *« Xi Jinping, le président chinois, au centre de son monde »*, 3 septembre 2025.
16. BFM TV, 27 février 2026.
17. Voir Devant l'histoire. Les documents sur la singularité de l'extermination des Juifs par le régime nazi, introduction de Joseph Rovan, Paris, Cerf, 1988.

La situation est très différente aujourd'hui, où pratiquement tous les témoins de cette période ont disparu. Pourquoi, alors, les années 1930 et 1940 semblent-elles si actuelles ? À cette question, il est possible de répondre en repérant les analogies entre hier et aujourd'hui[18]. Cette hypothèse engage un débat sur la continuité des idéologies (les liens entre l'extrême droite d'hier et celle d'aujourd'hui), sur le caractère réitérable ou non des logiques politiques et économiques qui mènent à l'abandon de la démocratie, et, en dernière instance, sur notre appartenance à la modernité et à ses pathologies. Sur ce point, les positions des historiens vont du caractère absolument singulier des phénomènes passés à la reconnaissance d'airs de famille entre des contextes historiques distincts, mais qui appartiennent à la même époque.

Au point de confusion présentiste où nous en sommes, il n'est pas nécessaire d'entrer dans ce débat pour rappeler les liens entre ce passé et notre présent politique. Il suffit de s'accorder sur ce que l'on constate : l'adhésion à la démocratie suppose une mémoire de l'antidémocratisme qui tend aujourd'hui à s'effacer. Seul parmi les protagonistes de la querelle des historiens, Jürgen Habermas avait pressenti que les révisions de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale deviendraient de plus en plus décisives pour l'avenir des libertés. Un passé sans témoins s'éloigne de la mémoire collective, il devient donc plus facilement manipulable. Si Habermas a voulu fonder en raison l'idéal communicationnel, c'est parce qu'il savait appartenir à la « *génération de la reconstruction* » qui, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, a élevé l'expérience européenne du fascisme en modèle d'engagement pour la démocratie[19]. D'une manière différente de celle de Marc Bloch, c'est depuis l'approfondissement de sa conscience historique que le philosophe a fondé son engagement : le « *patriotisme constitutionnel* » trouve sa source dans le souci de répliquer aux crimes perpétrés par le fanatisme nationaliste dans les années 1940.

Initié à une époque où il fallait construire une mémoire collective favorable à la démocratie, l'itinéraire de Habermas s'est achevé à un moment où les passions présentistes ont affaibli le lien entre conscience historique et choix en faveur de la démocratie. En Allemagne, rien ne le montre mieux que la poussée électorale spectaculaire de l'AfD, un mouvement politique qui flirte constamment avec la réhabilitation du nazisme, mais qui présente néanmoins ses solutions comme inédites. Ce que le philosophe disait déjà au lendemain de la catastrophe allemande, il le redira dans un sens plus pessimiste au terme de sa vie : « *Il fallait faire mieux*[20] ». De programme de recherche, cet impératif est devenu un « *a posteriori* » : comment raviver une mémoire qui renforce les raisons qui nous incitent à choisir le droit plutôt que la violence ?

L'importance prise par l'histoire dans les engagements contemporains ne signifie pas que le passé est plein de leçons qu'il suffirait d'actualiser. Pas plus que le savoir philosophique, la connaissance de l'histoire ne justifie un privilège fondé sur l'érudition. Le savoir historique présent dans l'espace public est salutaire parce qu'il est devenu un rappel à la conscience de notre propre historicité et un motif de méfiance à l'égard de l'arrogance du présent.

18. Voir Johann Chapoutot, *Les Irresponsables. Qui a porté Hitler au pouvoir ?*, Paris, Gallimard, 2025. Voir aussi Michaël Fœssel, *Récidive*. 1938, Paris, Presses universitaires de France, 2019.
19. Voir Jürgen Habermas, « *Espace public et sphère publique politique. Les racines biographiques de deux thèmes de pensée* », Esprit, août-septembre 2015.
20. Jürgen Habermas, « *Il fallait faire mieux…* ». Entretiens avec Stefan Müller-Doohm et Roman Yos, trad. Frédéric Joly, Paris, Gallimard, 2026.

YANNICK TRIGANCE

Former des citoyens à l'âge de l'intelligence artificielle

Ce que Marc Bloch peut encore apprendre à l'école républicaine

*Par **Yannick Trigance**, secrétaire national à l'Éducation, conseiller régional d'Île-de-France*

À quoi sert l'histoire ?

La question traverse toute l'œuvre de Marc Bloch. Elle est au cœur de son célèbre *Apologie pour l'histoire*, rédigé dans la clandestinité alors que la France est occupée. Elle pourrait sembler familière à tous les enseignants qui, aujourd'hui encore, entendent leurs élèves s'interroger sur l'utilité d'une discipline qui les conduit à étudier des sociétés disparues, des événements lointains ou des personnages qu'ils n'ont jamais connus.

Pourtant, cette question n'a sans doute jamais été aussi actuelle.

Car les élèves qui fréquentent aujourd'hui nos écoles vivent dans un monde profondément différent de celui qu'a connu Marc Bloch. Jamais les jeunes générations n'ont eu accès à autant d'informations. Jamais elles n'ont disposé d'autant d'outils pour apprendre, communiquer ou produire des contenus. Quelques secondes suffisent désormais pour obtenir une réponse à une question, accéder à une vidéo explicative, consulter une encyclopédie en ligne ou interroger une intelligence artificielle capable de produire un texte, une image ou un raisonnement élaboré.

Cette révolution constitue une formidable promesse. Elle démocratise l'accès au savoir, réduit certaines barrières culturelles et met à la disposition de chacun des ressources autrefois réservées à quelques spécialistes.

Mais elle soulève également une question fondamentale : que signifie apprendre lorsque l'information est partout ?

Longtemps, l'école a été l'un des principaux lieux d'accès à la connaissance. Aujourd'hui, elle demeure indispensable, mais sa mission évolue. Dans un univers saturé de contenus, le défi n'est plus seulement de transmettre des informations. Il est d'apprendre à les comprendre, à les hiérarchiser, à les vérifier et à les mettre en perspective.

C'est précisément là que Marc Bloch retrouve une actualité saisissante.

On présente souvent Marc Bloch comme un immense historien, comme le fondateur de l'école des *Annales* ou comme une figure de la Résistance. Il fut tout cela. Mais il fut aussi un enseignant profondément attaché à la transmission du savoir et à la formation de l'esprit critique.

Pour lui, l'histoire n'était pas un catalogue de dates ou de faits à mémoriser. Elle était une méthode. Une manière d'interroger les sources, de confronter les témoignages, de distinguer les faits des croyances et de résister aux explications trop simples.

Cette conception de l'histoire apparaît aujourd'hui d'une étonnante modernité.

Car les défis auxquels sont confrontés les élèves du XXIe siècle ressemblent, sous certains aspects, aux questions que Marc Bloch posait déjà à son époque. Comment savons-nous ce que nous croyons savoir ? Pourquoi certaines affirmations paraissent-elles crédibles alors qu'elles sont fausses ? Comment se construisent les récits collectifs ? Comment éviter les préjugés, les rumeurs ou les simplifications ?

À ces questions, Marc Bloch n'apporte pas des réponses toutes faites. Il propose une méthode : vérifier, comparer, contextualiser, douter sans sombrer dans le relativisme.

Cette méthode est peut-être l'une des compétences les plus précieuses que l'école puisse transmettre aujourd'hui.

Car les réseaux sociaux ont profondément modifié notre rapport à l'information. Les contenus circulent à une vitesse inédite. Les images peuvent être manipulées. Les vidéos sont parfois sorties de leur contexte. Les

algorithmes privilégient souvent l'émotion, l'indignation ou la réaction immédiate. L'intelligence artificielle elle-même est désormais capable de produire des textes ou des images d'un réalisme saisissant.

Dans cet environnement, la frontière entre le vrai et le vraisemblable devient parfois difficile à distinguer.

Le risque n'est pas seulement celui de la désinformation. Il est aussi celui d'un affaiblissement du jugement. Car lorsqu'il devient difficile d'évaluer la fiabilité d'une information, la tentation est grande de s'en remettre à ses intuitions, à son groupe d'appartenance ou à ses convictions préalables.

C'est précisément contre cette tentation que travaille l'enseignement de l'histoire.

Étudier l'histoire, ce n'est pas seulement apprendre ce qui s'est passé. C'est apprendre comment nous savons ce qui s'est passé. C'est comprendre qu'aucune source n'est neutre, qu'aucun témoignage n'est absolu et qu'aucune vérité sérieuse ne se construit sans confrontation des preuves.

En cela, l'histoire constitue une véritable école du discernement.

Elle apprend à distinguer le fait de l'opinion, l'argument de l'affirmation, la démonstration de la croyance. Elle forme des citoyens capables de résister aux récits simplificateurs qui prétendent expliquer le monde par quelques slogans ou quelques certitudes.

Cette dimension civique est au cœur de l'héritage de Marc Bloch.

Dans ses travaux sur les fausses nouvelles pendant la Première Guerre mondiale, il montre déjà que les sociétés ne croient pas les rumeurs parce qu'elles sont vraies. Elles y croient parce qu'elles répondent à des attentes, à des peurs ou à des représentations préexistantes. Cette intuition conserve aujourd'hui une force remarquable.

Car les technologies numériques n'ont pas inventé les mécanismes de la croyance collective. Elles en ont simplement démultiplié la portée.

Face à cette réalité, la réponse ne peut être uniquement technologique. Aucune plateforme, aucun algorithme et aucune intelligence artificielle ne remplaceront durablement la capacité humaine à exercer son jugement.

C'est pourquoi l'école demeure une institution décisive pour la démocratie.

Elle n'est pas seulement un lieu de transmission des connaissances. Elle est le lieu où s'apprennent les conditions de la liberté intellectuelle. Elle est le lieu où se construit la capacité à distinguer les faits des opinions, les savoirs des croyances, à confronter les arguments plutôt que les préjugés, à accepter la complexité du réel et à débattre avec celles et ceux qui ne pensent pas comme nous.

Dans un monde dominé par l'immédiateté, l'histoire apporte également autre chose : le sens du temps long.

Les réseaux sociaux privilégient l'instant. Les flux d'informations donnent parfois le sentiment que tout commence aujourd'hui. L'histoire rappelle au contraire que les sociétés s'inscrivent dans des continuités, des héritages et des transformations de longue durée. Elle nous aide à comprendre que les crises ont une histoire, que les progrès ont une histoire et que les démocraties elles-mêmes sont le produit de conquêtes souvent fragiles.

À cet égard, enseigner l'histoire revient aussi à enseigner la complexité.

Or la complexité n'est pas l'ennemie de la démocratie. Elle en est l'une des conditions. Une démocratie vivante suppose des citoyens capables d'accepter que les problèmes importants n'aient pas toujours des réponses simples.

C'est sans doute la raison pour laquelle l'entrée de Marc Bloch au Panthéon résonne avec une telle force aujourd'hui.

À travers l'historien et le résistant, la République honore aussi une certaine idée de l'éducation. Une éducation qui ne vise pas seulement à transmettre des connaissances mais à former des esprits libres. Une éducation qui ne cherche pas à produire des citoyens conformes mais des citoyens capables de comprendre, de questionner et de juger.

À l'âge de l'intelligence artificielle, des réseaux sociaux et de la désinformation de masse, cette ambition apparaît plus nécessaire que jamais.

Car le défi principal de l'école n'est peut-être plus seulement de donner accès au savoir.

Il est de former des femmes et des hommes capables d'en faire un usage libre, critique et éclairé. Autrement dit, de former des citoyens.

ALEXANE RIOU

Marc Bloch ou l'exigence de vérité

Par Alexane Riou, *secrétaire nationale à l'Enseignement supérieur et à la Recherche, adjointe au maire du 11e arrondissement*

Panthéoniser Marc Bloch pourrait sembler aller de soi. L'historien, le résistant, l'homme fusillé par les nazis en 1944 : tout paraît réuni pour faire de cette entrée au Panthéon un hommage consensuel. Ce serait pourtant passer à côté de ce qu'une panthéonisation peut dire de notre époque.

Car Marc Bloch n'est pas seulement une grande figure de l'histoire de France. Il est d'abord une grande figure du rapport à la vérité. Non pas une vérité brandie comme un slogan, mais une vérité cherchée, construite, éprouvée par la méthode, la critique, la confrontation aux faits. Dans son testament spirituel, il voulait que l'on grave pour devise : « *Dilexit veritatem* », « il a chéri la vérité ». Cette formule pourrait paraître ancienne. Elle est pourtant d'une actualité brûlante.

Pourquoi revenir aujourd'hui sur cette exigence ? Parce que la vérité est redevenue un champ de bataille. Dans l'espace public, la rumeur concurrence le savoir, l'émotion efface le raisonnement, l'opinion prétend valoir autant que la preuve. Ce mouvement ne touche pas seulement le climat, la santé ou le numérique. Il touche aussi l'histoire, il touche à la manière dont une société se raconte à elle-même, nomme ses responsabilités, comprend ses fractures et transmet ses combats. Quand le passé devient un outil disponible pour toutes les manipulations, quand l'histoire est réduite à un récit identitaire ou à une arme électorale, la possibilité même d'un débat démocratique rationnel s'amenuise.

C'est ici que Marc Bloch nous importe. Non pas comme une statue de plus dans le grand récit national, mais comme un rappel de méthode. Car lorsqu'on parle de vérité historique, on parle avant tout d'un travail patient, parfois aride, souvent invisible. C'est déterminer des sources, les confronter, accepter ce qu'elles disent même lorsque cela dérange, c'est refuser les explications trop simples. C'est aussi replacer les faits dans leur contexte et assumer la complexité sans jamais renoncer à comprendre. Marc Bloch a transmis à des générations d'historiens et, au-delà, à des générations de chercheurs la conviction que le savoir n'est pas qu'une accumulation de faits, mais une discipline de l'esprit.

Considérer l'histoire comme telle a finalement quelque chose de profondément démocratique. Cela suppose que personne ne puisse imposer seul sa version du réel. Cela suppose aussi que toute affirmation peut être discutée, vérifiée, critiquée. Cela suppose enfin que le doute ne soit pas une faiblesse, mais une exigence. À condition, bien sûr, de ne pas confondre le doute scientifique avec le soupçon permanent. Le premier permet de progresser ; le second de tout détruire. Le doute de l'historien n'est pas celui du complotiste. Il ne consiste pas à refuser les faits, mais à les comprendre plus justement.

Marc Bloch n'a jamais séparé la connaissance du monde de la responsabilité à l'égard du monde. Son œuvre ne relève pas d'un savoir retiré de la cité. Elle cherche au contraire à comprendre les sociétés humaines dans leur profondeur, leurs lenteurs, leurs contradictions, leurs structures. Marc Bloch était médiéviste, mais il n'a jamais traité le passé comme un lieu où se retirer du monde. Le passé, pour lui, n'était pas un décor. C'était une matière vivante, un outil pour comprendre les sociétés, leurs permanences, leurs ruptures, leurs aveuglements.

C'est aussi pour cela que les régimes autoritaires se méfient toujours des chercheurs. Une connaissance indépendante est un contre-pouvoir. Elle résiste aux légendes utiles, aux mensonges d'État, aux récits qui servent à fabriquer des ennemis ou à justifier des renoncements. L'historien rappelle que les faits ont eu lieu, que les responsabilités existent, que les mots engagent. Il empêche les sociétés de s'installer trop confortablement dans l'oubli ou dans la falsification.

La défaite de 1940 en est l'exemple le plus frappant. Marc Bloch y voit un effondrement plus profond qu'une catastrophe militaire : celui d'institutions incapables de comprendre leur temps, d'élites enfermées dans des certitudes, d'un pays qui n'a pas su regarder le réel en face. Là encore, son geste est celui d'un historien : comprendre ce qui a rendu possible l'effondrement, parce qu'aucune reconstruction politique sérieuse ne peut naître du mensonge sur les causes d'une défaite.

Son engagement dans la Résistance ne doit donc pas être compris comme une rupture avec son travail d'universitaire. Il en est, d'une certaine manière, le prolongement moral. Face à un régime fondé sur le mensonge, l'antisémitisme, la trahison de la République et la soumission à l'occupant, la fidélité à la vérité devenait une forme de résistance. Quand un pouvoir falsifie le réel, quand il prétend dire qui appartient ou non à la nation, quand il transforme la haine en loi, refuser le mensonge devient déjà un acte politique.

Panthéoniser Marc Bloch, dans ce contexte, ne peut donc pas se réduire à honorer un destin individuel. C'est reconnaître ce que la République doit à l'université : une exigence de méthode, une culture de la preuve, un attachement au débat, une capacité à transmettre autre chose que des certitudes toutes faites. C'est reconnaître que le savoir n'est pas un luxe, mais un bien commun. C'est reconnaître que l'université, lorsqu'elle est libre, protégée et ouverte, contribue à fabriquer du commun dans une société traversée par les fractures.

Ce point est central pour une pensée socialiste. L'émancipation ne consiste pas seulement à améliorer les conditions matérielles d'existence. Elle consiste aussi à donner à chacune et chacun les moyens de comprendre le monde. Or comprendre suppose du temps, des enseignants, des chercheurs, des bibliothèques, des laboratoires, des lieux de discussion, des institutions protégées des pressions économiques et politiques. La vérité a besoin de moyens. La liberté académique aussi.

Il y aurait une forme de contradiction à célébrer Marc Bloch tout en acceptant l'affaiblissement durable de l'enseignement supérieur et de la recherche. On ne peut pas honorer un historien au Panthéon et considérer dans le même temps que les universités devraient faire toujours plus avec toujours moins. On ne peut pas invoquer la science et laisser se multiplier la précarité des chercheurs, la compétition permanente, l'épuisement administratif, la fragilisation des libertés académiques. À force de traiter le savoir comme une dépense secondaire, on fragilise l'une des conditions mêmes de la démocratie.

Il ne s'agit pas de demander aux chercheurs de gouverner à la place des élus. La science ne gouverne pas. L'histoire ne prescrit pas mécaniquement une politique. Mais elles éclairent. Elles donnent des repères, des faits, des méthodes, des contradictions à regarder en face. Les responsables publics peuvent ensuite trancher, mais ils devraient le faire en conscience. Une démocratie adulte n'a pas peur du savoir. Elle accepte que celui-ci la dérange.

Au fond, l'entrée de Marc Bloch au Panthéon devrait nous inviter à reformuler une exigence simple : la République ne tient pas seulement par ses institutions, elle tient par sa capacité à faire vivre un monde commun. Ce monde commun suppose des faits partagés, une mémoire honnête, une confiance minimale dans les savoirs produits collectivement. Sans cela, il n'y a plus de débat, seulement des croyances qui s'affrontent. Il n'y a plus de désaccord démocratique, seulement des réalités parallèles.

Marc Bloch n'a pas seulement chéri la vérité comme un idéal abstrait. Il l'a pratiquée comme une méthode, enseignée comme un héritage, défendue comme une exigence civique. Panthéoniser Marc Bloch, c'est donc reconnaître que la vérité n'est pas un supplément d'âme de la République. Elle en est une condition. Et si cet hommage doit avoir un sens pour notre temps, il tient peut-être là : rappeler que comprendre avant de juger reste l'un des plus beaux gestes démocratiques.

ARTHUR DELAPORTE

Ce que Marc Bloch nous dirait, peut-être, afin d'éclairer les crises du temps présent

*Par **Arthur Delaporte**, député du Calvados*

Alors qu'il est monnaie courante de se (re) pencher sur les années 1930 pour voir les parallèles qui peuvent être tracés avec notre époque de crises, la (re)lecture de L'*Étrange défaite* de Marc Bloch pourrait s'imposer. Ce récit lucide écrit à chaud a depuis été reconnu comme une grille de lecture visionnaire sur les causes de la défaite. La panthéonisation de l'illustre historien, témoin éclairé de son temps – et plus vieux capitaine engagé dans l'armée de 1940 – nous incite donc à la spéculation.

La première préconisation est néanmoins de se souvenir que Marc Bloch, en bon historien, sait que « *l'histoire est, par essence, science du changement. Elle sait et enseigne que deux événements ne se reproduisent jamais* ». Pour autant, l'historien soucieux de dépasser l'histoire des hommes illustres pour faire celle des sociétés sait aussi que « *des conditions majeures [...] semblables* » peuvent permettre de « *s'essayer à pénétrer l'avenir ; [...] par extrapolation [...] vers l'incertain des temps* ». C'est donc au nom de cette science historique, et de la tentative d'analyse par Marc Bloch de quelques travers de son époque qui ont conduit à la débâcle de mai-juin 1940 que l'on peut s'essayer d'y retrouver des traits communs avec nos crises contemporaines. À travers trois focales – sélectionnées subjectivement – tentons cette extrapolation.

Hypothèse 1 : Les crises seraient liées à la direction des affaires militaires et politiques par des vieillards

La thèse principale de L'*Étrange défaite* est que la hiérarchie militaire de juin 1940 vivait dans le passé, dans sa tour d'ivoire et sans véritable renouvellement (« *Notre commandement était un commandement de vieillards* »). Des généralissimes déconnectés des formes de la guerre moderne ont élaboré une stratégie rigide, rapidement dépassée par la force des événements et la modernité allemande.

Cette direction gérontocratique de l'armée vaut aussi pour la vie politique, à la différence de la « *révolution nazie [qui] a mis aux commandes, que ce soit à la tête des troupes ou à la tête de l'État, des hommes qui, parce qu'ils avaient un cerveau frais et n'avaient pas été formés aux routines scolaires, étaient capables de comprendre le surprenant et le nouveau* ».

Ces constats doivent, pour notre présent, être nuancés : si l'on écarte la question de l'armée, où l'âge de la retraite plus précoce impose aussi un rajeunissement des cadres, la classe politique a été profondément renouvelée depuis 2017 et la remise en cause de l'ordre politique. La mise à la retraite d'office d'une partie des dirigeants, même si certains ont tenté une reconversion dans le macronisme, s'est caractérisée par un rajeunissement conséquent de l'Assemblée nationale, poursuivi en 2022 et 2024. Notre époque semble désormais écartelée entre une course au renouvellement des cadres, Jordan Bardella ou Gabriel Attal tentant d'incarner chacun une forme de « nouveau monde » contre « l'ancien monde ». Pour autant le macronisme ayant démontré que ce « nouveau monde » était bien trop souvent une reprise des travers de l'ancien, la tentation peut aussi se trouver dans des formes de valeurs refuge, avec la croyance dans la meilleure capacité de « *vieillards* » à diriger les affaires du monde, au nom de leur expérience prétendue. Après Biden, la réélection de Trump l'illustre tristement : sa sénilité est lourde de conséquences, mais son imprévisibilité déstabilisatrice n'a pas commencé avec son mandat actuel. En France, Jean-Luc Mélenchon ou Dominique de Villepin, pour citer les plus âgés des prétendants de 2027, en sont une autre incarnation. À nous de prouver désormais que le socialisme reste une idée neuve et de faire qu'il vive dans un monde bouleversé par les ruptures technologiques et environnementales, forte de son expérience et de ses principes centenaires…

Hypothèse 2 : Les systèmes traditionnels des partis sont dépassés

Au-delà de la critique des cadres dépassés par l'âge, équivoque on l'a vu pour éclairer le présent, Marc Bloch est particulièrement sévère à l'égard des élites politiques (et administratives) de son temps. Il dénonce « *les politicailleries à courte-vue* » de l'élite et critique une bourgeoisie de rentiers ayant abandonné le goût pour une science ancrée dans le réel. Il y a chez Marc Bloch des relents d'antiparlementarisme à consonance gaulliste quand on voit sa sévérité à l'égard de ces « *assemblées, de dimensions monstrueuses, qui prétendaient nous régir* » et de cette « *machinerie de partis [dont] exhalait un parfum moisi de petit café ou d'obscurs bureaux d'affaires […] et servaient simplement de tremplin aux habiles qui se chassaient l'un l'autre du pinacle* ».

La dénonciation contemporaine du fonctionnement des partis, dans un régime parlementaire remis au goût du jour par l'absence de majorité absolue, montre à quel point nul fonctionnement des institutions démocratiques n'est jamais totalement satisfaisant. Le parlementarisme à l'excès de la Troisième République produisait l'impression du désordre et de l'alternance dénuée de sens, quand aujourd'hui la reparlementarisation – et donc le retour des partis – constitue une forme de réponse au mouvement de dépolitisation provoquée par l'avènement du « *en même temps* » macroniste fait, lui-aussi, d'une critique des partis dépassés. Ils n'ont pas dit leur dernier mot puisqu'ils continuent de structurer le débat et l'offre politique, et qu'on n'a rien inventé de mieux. La tentative de faire exister des « *mouvements* », pour remplacer les partis présentés comme désuets, n'a prospéré que grâce à l'imposture du gazeux. Elle n'est rien d'autre que le prête-nom de la verticalité et du culte du chef. Gageons que l'expérience nous amènera à considérer que la vie démocratique a besoin de partis pour s'organiser, pourvu qu'ils s'inscrivent dans un système de valeurs clair.

Hypothèse 3 : Le pacifisme déconnecté de la menace et le sectarisme sont les ennemis des intérêts des travailleurs

C'est peut-être dans ce que portent concrètement les partis qu'il y a matière à introspection. Bloch présente ceux de son temps comme « *prisonniers de dogmes qu'ils savaient périmés, des programmes qu'ils avaient renoncé à réaliser, les grands partis unissaient, fallacieusement, des hommes qui, sur les grands problèmes du moment – on le vit bien après Munich –, s'étaient formés les opinions les plus opposées* ». À la fois faussement unis et insincères, les partis – de gauche ou, comme il le dit, « *avancés* » - sont jugés avec une sévérité encore plus crue. Alors que Bloch confesse avoir pour Marx « *l'admiration la plus vraie* », il dénonce les errements du communisme français de l'avant-guerre et ses « *invraisemblables contradictions* », en particulier sur la question internationale : «*refuser les crédits militaires et, le lendemain, réclamer des canons pour l'Espagne* ». Il dénonce dans la même perspective les « *défaillances du syndicalisme ouvrier* » qui n'aurait pas œuvré de façon suffisamment volontariste à la préparation de l'effort de guerre, pris dans ses contradictions et obnubilé par la défense de conditions individuelles.

Cette dénonciation d'un pacifisme qui, en définitive, s'accommode de l'existence de régimes autoritaires ou menaçants, on la retrouve dans des discours du bloc social-démocrate face à l'agression russe en Ukraine par exemple. Bloch n'épargne bien entendu pas la défaite morale des élites économiques et capitalistes, mais il met en évidence les contradictions de ceux qui proclamaient « *que le capitalisme français était dur à ses serviteurs et ils n'avaient, certes, pas tort. Mais ils oubliaient que la victoire des régimes autoritaires ne pouvait manquer d'aboutir à l'asservissement presque total de nos ouvriers* ». Face au péril de l'extrême-droite en France et en Europe, ce constat amer prévaut : en renonçant, au nom de l'idéal, à des compromis avec les forces démocratiques de progrès, ce sont les intérêts des travailleurs qui sont menacés en définitive. Le refus du sectarisme que l'on retrouve chez Bloch s'impose à nous, sans chercher néanmoins à jouer la guerre interne à gauche qui n'aurait qu'un effet : favoriser la progression de ceux qui n'ont que faire des solidarités ouvrières.

Bloch professe donc, en lieu et place d'un « *évangile d'apparente commodité* » une morale de l'action humaniste s'appuyant sur « *une sévère critique de l'intelligence* ». Refusant l'intransigeance, prônant la liberté de l'esprit, Bloch mise sur la vertu et conclut sur un avertissement qui ne peut que résonner à l'heure où le technocapitalisme exploite les failles de l'âme humaine : « *Hitler disait un jour, à Rauschning : « Nous avons raison de spéculer plutôt sur les vices que sur les vertus » [...] Un peuple libre et dont les buts sont nobles, court un double risque. Mais est-ce à des soldats qu'il faut sur un champ de bataille, conseiller la peur de l'aventure ?* ». Bloch agit donc toujours, enseignant *in fine* l'esprit de résistance et de l'engagement, particulièrement requis quand il y a péril en la demeure. C'est aujourd'hui le cas. Et ce n'est pas le moindre des enseignements de Bloch : la crise n'est pas sans remède pour peu que l'on ne se résigne pas à la passivité. Alors engageons-nous.

BIBLIOGRAPHIE COMMENTÉE

I. Les œuvres essentielles de Marc Bloch

Marc Bloch, *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre* (1921)

Texte bref mais essentiel. À partir des rumeurs de la Première Guerre mondiale, Marc Bloch analyse les mécanismes de diffusion des fausses nouvelles. Il montre que les sociétés croient souvent les informations qui confirment déjà leurs attentes, leurs peurs ou leurs représentations. Un texte d'une étonnante actualité à l'heure des réseaux sociaux et de l'intelligence artificielle.

Marc Bloch, *Les Rois thaumaturges* (1924)

Premier grand ouvrage de Marc Bloch. À partir de la croyance selon laquelle les rois de France et d'Angleterre pouvaient guérir certaines maladies par simple contact, l'historien étudie les mécanismes de la croyance collective. Derrière l'histoire monarchique apparaît déjà une réflexion sur les représentations, les imaginaires et la construction sociale de la vérité. Un livre étonnamment actuel à l'heure des fausses informations et des croyances virales.

Marc Bloch, *Les Caractères originaux de l'histoire rurale française* (1931)

Ouvrage fondateur qui renouvelle l'histoire économique et sociale. Marc Bloch y montre comment les paysages, les pratiques agricoles et les structures foncières permettent de comprendre l'évolution des sociétés sur le temps long. Une démonstration exemplaire de son approche historique attentive aux structures profondes plutôt qu'aux seuls événements.

Marc Bloch, *La Société féodale* (1939-1940)

Considéré comme son chef-d'œuvre historique. Bloch y propose une analyse globale de la société féodale européenne en articulant économie, pouvoir, culture, religion et relations sociales. L'ouvrage illustre pleinement son ambition : comprendre les sociétés dans leur totalité.

Marc Bloch, *L'Étrange Défaite* (1946)

Sans doute son livre le plus lu aujourd'hui. Rédigé après la débâcle de 1940, ce texte est à la fois témoignage, analyse historique et réflexion civique. Marc Bloch y cherche moins des coupables que les causes profondes de l'effondrement français. Un classique indispensable pour penser les aveuglements démocratiques et les difficultés des sociétés à percevoir les transformations du monde.

Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien* (1949)

Ouvrage inachevé publié après sa mort. Véritable testament intellectuel de Marc Bloch. Il y expose sa conception de l'histoire comme enquête critique fondée sur les sources, le questionnement et le doute méthodique. Le livre contient plusieurs formules devenues célèbres, notamment : « *L'incompréhension du présent naît fatalement de l'ignorance du passé* ».

II. Comprendre Marc Bloch aujourd'hui

Carole Fink, *Marc Bloch. Une vie au service de l'histoire* (trad. française)

La grande biographie de référence. Carole Fink restitue à la fois le savant, le citoyen, le soldat et le résistant. Un ouvrage indispensable pour comprendre l'unité profonde de son parcours.

Bertrand Müller, *Lucien Febvre, lecteur et éditeur de Marc Bloch*

Une plongée dans la naissance de l'école des Annales et dans le dialogue intellectuel entre les deux fondateurs. Indispensable pour comprendre l'environnement scientifique dans lequel s'inscrit l'œuvre de Bloch.

Laurent Douzou, *La Résistance française. Une histoire périlleuse*

Sans être consacré exclusivement à Marc Bloch, cet ouvrage permet de replacer son engagement dans l'histoire plus large de la Résistance et de comprendre ce que signifiait concrètement l'action clandestine.

Jean-Louis Fabiani, *La Sociologie comme elle s'écrit*

Plusieurs analyses éclairent les liens entre Marc Bloch, les sciences sociales et la tradition intellectuelle issue de Durkheim et Mauss. Une lecture précieuse pour situer Bloch dans l'histoire des savoirs.

Marc Bloch au Panthéon – *Actes du colloque national* (2026)

Les contributions réunies à l'occasion de la panthéonisation offrent un panorama des renouvellements historiographiques récents et des usages contemporains de l'œuvre de Marc Bloch.

Marc Bloch, la République et la question juive

Les travaux récents consacrés à la judéité républicaine de Marc Bloch permettent de mieux comprendre la manière dont son histoire familiale, son attachement à la République et l'expérience de l'antisémitisme ont façonné son parcours intellectuel et civique.

France Culture, *Marc Bloch, historien et résistant*

Les émissions réalisées à l'occasion de la panthéonisation constituent une excellente porte d'entrée. Elles permettent d'entendre les principaux spécialistes contemporains de son œuvre et offrent une synthèse accessible des grands débats historiographiques actuels.

Marc Bloch en dix dates

1886
Naissance à Lyon
dans une famille d'universitaires républicains.

1908
Agrégé d'histoire après son entrée à l'École normale supérieure.

1914-1918
Combat pendant la Première Guerre mondiale. Quatre citations. Croix de guerre.

1929
Fondation des *Annales*
avec Lucien Febvre.

1939
Nouvelle mobilisation.

1940
Rédaction de *L'Étrange Défaite*.

1943
Entre dans la Résistance.

16 juin 1944
Fusillé à Saint-Didier-de-Formans.

1949
Publication posthume
de L'*Apologie pour l'histoire*.

2026
Entrée au Panthéon
avec son épouse Simonne.

#6 REPÈRES SOCIALISTES

23 JUIN 2026 :
MARC BLOCH
AU PANTHÉON

Marc Bloch, Comprendre pour agir

Le Parti socialiste

Repères socialistes
Fondateur : ***Olivier Faure***
Éditeur : ***Parti socialiste***
Directeur de la publication : ***Floran Vadillo***
Rédacteur en chef : ***Richard Bouigue***
Directrice de la communication : ***Julie Trassard-Donatien***
Conception graphique : ***Laurent Loison***



7 € PRIX UNITAIRE
Éditeur : 9782488933049 - ISBN